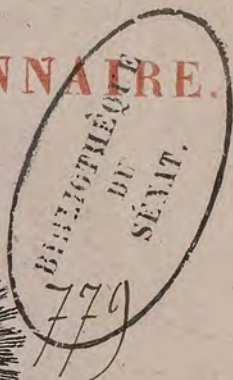


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



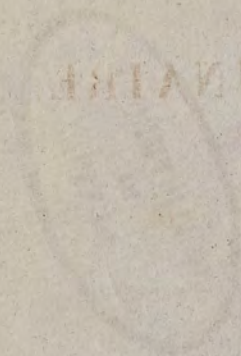
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE STATE

OF NEW YORK



THE PEOPLE

FRATERNITY

L'ÉCOLE
DES FRANÇAIS ,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.



PARIS ,

LERICHE, Libraire , quai des Augustins , n.º 41 ;
CORRÉARD , Libraire , Palais - Royal , galerie
de Bois , n.º 158.

1821.

THEOLOGY

THEOLOGY

COMMON

THEOLOGY



THEOLOGY

THEOLOGY

THEOLOGY

PRÉFACE.

LORSQUE l'auteur d'une pièce de théâtre la livre à l'impression avant qu'elle ait été représentée, le public attend naturellement une préface. Comme il est à présumer qu'un ouvrage dramatique a été composé pour la scène, on aime à connaître les motifs qui l'en ont écarté, et d'ordinaire, messieurs les auteurs, maintenant mes confrères, ne manquent pas de prouver par belles et bonnes raisons qu'ils ont à se plaindre des acteurs qui n'ont pas su apprécier les beautés qu'on leur offrait. Le malheur est que l'arrêt du sénat comique est rarement infirmé par les lecteurs, et, au fait, après tous les reproches que l'on n'a cessé d'adresser aux comités de lecture, s'il est facile de nommer une foule de pièces qu'ils ont accueillies, bien qu'elles n'eussent jamais dû voir le jour, il le serait moins d'en citer une seule, véritablement faite pour le théâtre et digne d'y réussir, à laquelle la lice ait été fermée. D'où il résulte que, malgré que le mauvais goût et l'injustice des comités de lecture soient passés en proverbe, le public ne s'empresse guère d'accueillir l'auteur qui se plaint de leur rigueur, et laisse à quelques littérateurs infatigables le soin d'instruire un procès auquel il veut demeurer étranger.

Mon cas n'est pas tout-à-fait le même. Si je n'ai point à me glorifier des suffrages de messieurs les acteurs, je n'ai point à me plaindre d'avoir été condamné

par eux. Leur jugement est une épreuve à laquelle je n'ai pas cru devoir me soumettre, et ceux qui auront la patience de me lire en sentiront facilement la raison. Elle est indépendante du mérite de mon ouvrage que je n'ai ni la sotte vanité de louer, ni la fausse modestie, plus sotte encore, de déprécier. J'ai la bonne foi d'avouer que, si ma pièce m'eût paru sans aucun mérite, je ne l'aurais point fait imprimer, et j'ajoute avec la même franchise qu'il est très-possible que je me sois trompé à cet égard. Mais ce qui n'est point douteux, c'est que, valût-elle cent fois mieux qu'elle ne vaut, elle n'était point de nature à paraître sur la scène, à cause du sujet que j'ai traité; non que les sentimens dans lesquels je l'ai écrite ne soient ceux d'un bon Français, et j'ose le dire, d'un bon royaliste; mais telle leçon qui, partie de ma bouche, ne tire pas à conséquence, paraîtrait peut-être un peu dure si elle recevait, en quelque sorte, la sanction du gouvernement, en se débitant sur des théâtres entièrement soumis à son influence. J'ai donc su parfaitement, lorsque j'ai composé ma comédie, qu'elle ne serait jamais jouée et je l'ai écrite plutôt pour des lecteurs que pour des spectateurs. On y trouve peu d'action, peu d'intérêt, peu d'effet théâtral; en revanche on y remarquera, peut-être, des caractères assez bien soutenus, un dialogue où les interlocuteurs se répondent, ce qui est assez rare aujourd'hui, et un style, si non élégant, du moins naturel et exempt de pointes.

Un de mes amis m'a reproché qu'il n'y avait pas

assez d'esprit dans mes vers. Destouches a observé quelque part avec beaucoup de justesse qu'il n'y a rien de moins naturel et de plus fatigant que de donner de l'esprit à tous ceux qu'on met en scène. Faites parler avec esprit celui qu'il entre dans votre plan de représenter comme spirituel : ne donnez point d'esprit aux autres ; sinon l'on trouvera l'auteur sous le masque de chaque interlocuteur.

Peindre un caractère tel qu'il est , en saisir et en faire ressortir toutes les nuances , s'identifier en quelque sorte avec lui , reproduire ses actions , ses pensées , son langage , de façon à créer une illusion complète : tel doit être le premier but du poète comique ; tel est celui que je me suis proposé , et qu'atteindra quiconque sait observer. Opposer ses personnages les uns aux autres , les placer dans de telles situations , que leurs ridicules se développent naturellement , et que les contrastes leur donnent une couleur plus vive , les lier à une intrigue neuve , vraisemblable et amusante ; voilà le secret de l'art. Le génie seul l'a trouvé quelquefois. J'excepte Molière , qui l'a trouvé toujours.

Sous ce dernier rapport , je sens que ma pièce laisse beaucoup à désirer : elle ne brille point par l'invention ; peut-être est-ce plutôt une satire en dialogue qu'une véritable comédie ; mais ce qui serait un défaut capital à la représentation ne choquera peut-être pas autant à la lecture. C'est là que le vice de l'ensemble peut quelquefois disparaître sous l'agrément des détails.

Je ne me flatte pas d'obtenir de nombreux suffrages. Il est dangereux de traiter un sujet politique , et de froisser l'esprit de parti. Celui qui livre à la risée publique l'avare , le prodigue , le joueur , le médisant , heurte seulement le médisant , le joueur , le prodigue , l'avare , ou , pour mieux dire , ceux qui savent l'être ; mais attaquer telle ou telle opinion , c'est se mettre à dos tous ceux qui la professent. Je ne suis ni du côté droit , ni du côté gauche , ni du centre ; je ne flatte aucun parti ; je ne m'enrôle sous aucune bannière. Partisan d'une monarchie modérée , adorateur d'une liberté sans licence , épris de la gloire de mon pays sans être injuste envers les étrangers , ennemi des privilèges comme de l'anarchie , ennemi par dessus tout de quiconque aspire au pouvoir avec d'autres vues que le bonheur de la France , j'ai tâché de peindre les vices que j'ai cru apercevoir , et je me suis efforcé d'être impartial. Si j'y ai réussi , j'en serai sans doute récompensé par l'approbation de ceux (et il en existe encore) qui n'épousent d'autre intérêt que celui de notre chère patrie , et qui veulent véritablement le roi et la charte. C'est pour eux que j'ai pris la plume ; c'est d'eux que j'ambitionne un souris flatteur ; c'est à eux , enfin , que je dédie mon ECOLE DES FRANÇAIS.

L'ÉCOLE
DES FRANÇAIS ,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PERSONNAGES.

Le Marquis DE VIEUX-BOIS.

La Marquise de VIEUX-BOIS.

ANGÉLIQUE , leur fille.

La Comtesse DE VERSAC.

Le Marquis de VERSAC , son neveu.

M. DUMONT.

Madame DUMONT.

DUMONT fils.

SAINVILLE.

SAINT-SIMON.

Le Comte DE VALCÉ.

Un SECRÉTAIRE.

GARDES.

*La Scène est dans un salon de la Maison de campagne
de M. Dumont.*

L'ÉCOLE DES FRANÇAIS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. DE VIEUX-BOIS, Mad. DE VERSAC.

Mad. DE VERSAC.

Non, je ne puis tenir à tant d'impertinence.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Eh ! ma chère comtesse, un peu de patience !
Je conviens avec vous que ces honnêtes gens
Ne savent pas leur monde, et sont très-fatigans ;
Mais, de grâce, songez qu'en des temps moins propices,
Monsieur Dumont nous a rendu quelques services
Et croyez que, s'il pèche en cette occasion,
C'est plutôt par oubli que par intention.

Mad. DE VERSAC.

En vérité, madame, on ne saurait comprendre
Que vous vous efforciez de le vouloir défendre.
Il vous a, dites-vous, rendu service : soit.
On n'a point de mérite à faire ce qu'on doit.
Payez-les, s'il le faut, ces services si rares ;
De bienfaits envers lui ne soyez point avares ;
Mais ne permettez point qu'un insolent bourgeois
Du sang dont vous sortez méconnaisse les droits ,

Et, fier de quelques soins donnés à votre fille,
S'ose nommer tout haut l'ami de la famille.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Mon Dieu ! que je voudrais en parler comme vous !
Mais vous ne savez point ce qu'il a fait pour nous ,
Comment , par son adresse et par son énergie ,
Au péril de ses jours , il nous sauva la vie
Dans ces temps désastreux où la main des bourreaux
Venait porter la flamme au sein de nos châteaux.
C'est lui qui , nous aidant à gagner la frontière ,
Aux dangers les plus grands parvint à nous soustraire.
Errans à l'étranger , sans ses nombreux secours ,
Sans doute , la misère eût abrégé nos jours :
Quand des nobles proscrits on épargna le reste ,
Lui seul nous fit rayer de la liste funeste ,
Et nous fit retrouver la paix et le repos :
Enfin , lorsque le Ciel , touché de tant de maux ,
Pour nous dédommager , nous eût donné ma fille ,
Elle fut élevée au sein de sa famille ;
Et , si la chère enfant a connu le bonheur ,
C'est ce même Dumont qui fut son bienfaiteur.

Mad. DE VERSAC.

Je suis loin de blâmer votre reconnaissance ;
Mais vous mettez , madame , un peu trop d'importance
A ce qu'il fit pour vous. On m'a dit qu'autrefois
Cet homme était vassal du marquis de Vieux-Bois ?
Tout ce qu'à vous servir il déploya de zèle
N'était que le devoir d'un serviteur fidèle ;
Au reste , croyez-moi , son orgueil , en secret ,
L'a bien payé des soins que pour vous il prenait.
Etre l'unique appui d'une famille illustre

Sur son obscurité jetait un certain lustre.
 En vous comblant de biens , ainsi que votre époux ,
 Sa vanité croyait s'élever jusqu'à vous ,
 Et plus le sort sur vous exerçait ses caprices ,
 Plus à vous protéger il mettait ses délices.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Ma chère , assurément vous êtes dans l'erreur.
 Ses façons contre lui vous donnent de l'humeur ,
 Et , vous laissant guider par un peu de colère ,
 Vous portez sur son compte un jugement sévère :
 En le connaissant mieux , vous verriez qu'en effet
 L'orgueil n'eut point de part dans tout ce qu'il a fait.

Mad. DE VERSAC.

Et voilà justement ce que j'ai peine à croire.
 Vous même m'avez dit , si j'ai bonne mémoire ,
 Qu'au moment où le Ciel se déclara pour nous ,
 Son fils de votre fille allait être l'époux.
 Si son ame d'orgueil n'eût été possédée ,
 Eût-il pu concevoir une semblable idée ?
 Son fils et votre fille ! ah ! qui vend à ce prix
 Ses soins et ses secours mérite le mépris.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Je vois , sur cet hymen , qu'il faut que je m'explique.
 Son fils dut , je l'avoue , épouser Angélique ;
 Mais , s'il faut vous conter la chose comme elle est ,
 Ce fut moi qui d'abord en formai le projet.

Mad. DE VERSAC.

Vous ?

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Moi-même. Bien plus , j'en rougis quand j'y pense ,
 Monsieur Dumont ayant une fortune immense ,

Loin d'espérer qu'il pût partager mon désir ,
 Ma seule crainte était de ne pas réussir ,
 Et , quand j'eus sa parole (admirez ma franchise) ,
 Je conviens que ma joie égala ma surprise.

Mad. DE VERSAC.

Ciel ! tant d'abaissement se peut-il concevoir ?

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Que voulez-vous ? Alors je ne pouvais prévoir
 Qu'après vingt ans d'exil et de destins contraires ,
 Nous reverrions nos rois au trône de leurs pères.
 Grâce à monsieur Dumont , élevée avec soin ,
 Ma fille avait toujours ignoré le besoin.
 Je me disais : Sans lui , que faut-il qu'elle espère ?
 Son nom la pourra-t-il sauver de la misère ?
 Et ne vaut-il pas mieux qu'elle cède au destin ,
 Que de demeurer fille , et de mourir de faim ?

Mad. DE VERSAC.

Grands dieux ! que le malheur rappetisse notre ame !
 Ce que vous m'apprenez me surprend fort , madame.
 Je sais que l'on a vu des nobles malheureux
 Chercher dans la finance un secours onéreux ,
 Et , trafiquant du nom qu'ils tenaient de leurs pères ,
 Honorer de leur choix de simples roturières :
 Du moins , de leurs enfans ils conservaient les droits ;
 Mais faire à votre fille épouser un bourgeois ,
 Et , quand de vos aïeux vous devez être fière ,
 De petits roturiers vous trouver la grand'mère ,
 Je ne puis y penser sans en frémir d'horreur !

Mad. DE VIEUX-BOIS (*souriant*).

Nous avons , grâce au Ciel , évité ce malheur.
 Votre neveu bientôt va devenir mon gendre ;

Mais une chose étrange , et qui doit vous surprendre ,
C'est que monsieur Dumont , sachant notre dessein ,
S'est prêté de lui-même à rompre l'autre hymen.

Mad. DE VERSAC (*ironiquement*).

L'effort est merveilleux , et mon neveu , je pense ,
Doit être fort sensible à cette déférence !
Monsieur Dumont le fils est sans doute un riyal.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Du moins , pour celui-ci , n'en dites point de mal.
Vous ne pouvez nier qu'il ne soit fort aimable.

Mad. DE VERSAC.

Aimable , dites-vous ! Un être insupportable !
Un fat , qui de soi-même est toujours satisfait ,
Qui , pour la qualité , ne montre aucun respect ;
Qui , sans cesse , poursuit de ses traits satiriques
Ce qu'il ose nommer les préjugés gothiques ;
Qui parle à mon neveu tout comme à son égal !
Un jacobin ! Que sais-je enfin ? Un libéral !
Ah ! le fils est encor cent fois pis que le père.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

De grâce , taisez-vous. Je vois venir sa mère.

Mad. DE VERSAC.

Sa mère ! juste ciel ! qu'allons-nous devenir ?
Cette sottise m'excède et m'ennuie à mourir.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Cependant des égards qu'on doit à la naissance ,
La bonne femme , au moins , jamais ne se dispense.

Mad. DE VERSAC.

Non ; mais de ses égards le ridicule excès ,
C'est ce dont volontiers je la dispenserais.
Elle semble se plaire à me parler sans cesse
Afin de m'appeler madame la comtesse ,
Et , malgré mes efforts , s'obstine à ne voir pas
Combien son entretien a pour moi peu d'appas ;
Enfin....

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Pour un moment observez-vous, de grâce!

SCENE II.

Mad. DE VIEUX-BOIS, Mad. DE VERSAC, Mad.
DUMONT, ANGÉLIQUE.

Mad. DUMONT.

Madame la marquise est-elle déjà lasse ,
Que je la vois sitôt s'éloigner du jardin ?

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Ma chère , nous avons fait beaucoup de chemin ;
Vos bosquets sont charmans.

Mad. DE VERSAC.

Et votre parc immense,

Mad. DUMONT.

Madame la comtesse a trop de complaisance ;
J'avourai que ces lieux sont pour moi pleins d'appas ,
La maison est modeste , et je ne m'en plains pas.
Sans doute , le jardin n'a rien de remarquable ,
Mais il unit partout l'utile et l'agréable :
Comme sans le travail il n'est point de plaisirs ,

Le détail de la ferme occupe nos loisirs.
Ici, monsieur Dumont n'a point d'autres affaires
Que le soin de ses champs et de ses pépinières ;
De savoir ce qu'on dit nous sommes peu jaloux :
Rarement le journal approche de chez nous ;
Et , comme nous tenons à la paix domestique ,
Nous ne permettons pas qu'on parle politique.
Aussi , dans ce séjour , heureux et satisfaits ,
Nous voudrions souvent ne le quitter jamais.

ANGÉLIQUE (*à part.*)

Je le crois.

Mad. DE VERSAC (*à Angélique.*)

Mon enfant , dites-moi donc , de grâce ,
Ce que fait mon neveu ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! madame , il chasse.

Mad. de VIEUX-BOIS.

Il chasse , dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Depuis le point du jour ,
Il tire les pigeons des fermiers d'alentour.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Ciel ! il s'attirera quelque méchante affaire.

ANGÉLIQUE.

Aussi l'ai-je instamment prié de n'en rien faire ,
Mais sans aucun succès.

Mad. DE VERSAC.

Voyez le grand malheur !

A messieurs les fermiers il fait beaucoup d'honneur.
On paiera leurs pigeons.

ANGÉLIQUE.

Mais, madame.....

Mad. DE VERSAC.

Eh ! ma chère,

Voulez-vous exiger qu'un jeune mousquetaire
Soit dans ses actions, posé, sage et discret ?
Tuer quelques pigeons, est-ce un si grand forfait ?
Et dès que l'on consent à payer le dommage,
Ces gens en peuvent-ils demander davantage ?
Allez, d'être payés ils seront trop contents,
Et vous feront encor mille remerciemens.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Non, madame. Sachez que, maintenant en France,
Ces gens-là sont jaloux de leur indépendance ;
Tout aussi bien que nous ils connaissent leurs droits ;
Sitôt qu'on les attaque, ils invoquent les lois,
Et ne sont plus d'humeur à souffrir un outrage
Pourvu qu'avec de l'or on les en dédommage.
Versac de tout ceci pourra se repentir,
Et devrait bien plutôt prendre un autre plaisir.

Mad. DE VERSAC.

Bon Dieu ! voilà-t-il pas une affaire terrible ?

SCÈNE III.

Mad. DE VIEUX-BOIS, Mad. DE VERSAC, Mad.
DUMONT, ANGÉLIQUE, M. DE VIEUX-BOIS,
M. DUMONT.

M. DUMONT.

Ma foi ! mon cher monsieur, cela n'est pas possible.

M. DE VIEUX-BOIS.

Pas possible ? Et pourquoi ?

M. DUMONT.

Je vous l'ai déjà dit.

M. DE VIEUX-BOIS.

Dumont , votre jardin est beaucoup trop petit ;
En massifs bien touffus changez votre pâture ,
Le parc y gagnera beaucoup , je vous assure.

M. DUMONT.

Oui , mais j'y perdrais trop. Tel qu'il est maintenant ,
Mon jardin n'est pour moi qu'un simple amusement :
Plus grand , de l'embellir je ferais la folie ;
Ce serait chaque jour nouvelle fantaisie.
La maison , aujourd'hui , contente mon désir ;
En étendant mon parc , je devrais l'agrandir ,
J'en ferais un château plein de magnificence ,
Mais qui m'entraînerait de dépense en dépense :
Non , non , modestement sachons borner nos vœux ,
Et satisfaits du bien , méfions-nous du mieux.

Mad. DUMONT (à M. Dumont.)

Dumont ! saluez donc madame la marquise.

M. DUMONT.

Eh ! madame , de grâce , excusez ma sottise ;
Je suis assurément fort coupable envers vous ;
Mais il faut vous en prendre à votre cher époux :
Nous causions vivement.

Mad. DE VIEUX-BOIS (souriant.)

Allez , je vous pardonne.

M. DUMONT.

Madame la marquise est mille fois trop bonne.

M. DUMONT (à *Mad. de Vieux-Bois.*)

Ça ! de votre santé parlez-moi , s'il vous plaît :

Avez-vous reposé comme il faut ?

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Tout-à-fait.

Je ne me ressens plus de mon petit voyage.

M. DUMONT.

Convenez que , du moins , on dort bien au village !

(*A Angélique*).

Et vous , ma belle enfant , comment vous trouvez vous ?

Sentez-vous quelque joie à vous revoir chez nous ?

On doit aimer les lieux où l'on sait qu'on nous aime.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Ce bon monsieur Dumont ! il est toujours le même.

Et comment voulez-vous qu'on n'ait pas de plaisir

A revoir un ami qui sut nous secourir ,

Et de qui les bienfaits

M. DUMONT.

Hé ! madame , de grâce ,

Laissons là mes bienfaits , ou je quitte la place :

Vous ne sauriez me faire un chagrin plus réel

Qu'en ramenant encor ce chapitre éternel.

C'est moi seul qui vous dois de la reconnaissance

Pour m'avoir honoré de votre confiance :

Mais brisons-là. Parlons de votre chère enfant ;

Vous la mariez donc ?

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Oui , très-incessamment.

M. DUMONT.

Le jeune homme est fort bien ; c'est un beau militaire.

Mad. DE VERSAC (*ironiquement*).

Il est flatteur pour lui de vous avoir su plaire.

M. DUMONT.

M'avoir su plaire ! oh ! non : je ne dis point cela ;

Quand je le connaîtrai , sans doute il me plaira ;

Mais il me faut le temps de le juger.

Mad. DE VERSAC (*à Mad. de Vieux-Bois*).

Quel rustre !

Mad. DUMONT.

On m'a dit qu'il était d'une famille illustre.

Mad. DE VERSAC.

C'est mon neveu.

M. DE VIEUX-BOIS.

Son père a bien servi son roi.

M. DUMONT.

En ce cas , sa noblesse est du meilleur aloi.

Au reste , si c'est lui qu'Angélique préfère ,

Cela fait son éloge.

Mad. DE VERSAC (*à M. de Vieux-Bois*).

Allons-nous-en , ma chère ,

Ou je vais éclater.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Ça , messieurs , sans façons ,

Si vous le permettez , nous nous retirerons.

Nous avons à vaquer aux soins de la toilette.

M. DUMONT.

Madame, mon principe est, liberté parfaite ;
Et la seule faveur dont mon cœur soit jaloux ,
C'est qu'en étant chez moi, vous vous croyiez chez vous.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Hé bien donc , au revoir.

(Elle sort avec Mad. de Versac).

SCENE IV.

Mad. DUMONT , ANGÉLIQUE , M. DE VIEUX-BOIS , M. DUMONT.

M. DE VIEUX-BOIS.

Et nous , allons reprendre
Nos échecs ; je me sens d'humeur à me défendre.

M. DUMONT.

Très-volontiers. (Ils sortent).

SCÈNE V.

Mad. DUMONT , ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! madame , avais-je tort
Lorsque je déplorais la rigueur de mon sort ?
Avez-vous vu combien cette femme est hautaine ?
Prend-elle seulement la plus légère peine
Pour cacher son orgueil ? et puis-je , sans effroi ,
Songer que son neveu va recevoir ma foi ?
Comme envers vous , surtout , sa conduite est grossière !

Mad. DUMONT.

Je conviens , mon enfant , qu'elle est un peu trop fière ;
Mais songez donc au rang qu'elle tient à la cour :

Une comtesse ! et puis , voici le second jour
Qu'elle habite chez nous. Laissez-la nous connaître;
Alors vous la verrez s'humaniser , peut-être.

ANGÉLIQUE.

Non , madame : jamais elle ne changera ;
Son mal est trop profond ; la racine en est là :
Au lieu de corriger son humeur trop altière ,
Ses malheurs ont encore aigri son caractère :
Son ame , de son sexe a perdu la douceur ,
Et la seule vengeance habite dans son cœur.

Mad. DUMONT.

Angélique ! bon Dieu ! quelle ardeur vous enflamme ?
Je ne vous vis jamais si sévère.

ANGÉLIQUE.

Eh ! madame ,
Puis-je voir de sang-froid sa conduite envers vous ?

Mad. DUMONT.

Croyez-moi , mon enfant , modérez ce courroux ,
Et ne permettez pas qu'une aveugle tendresse
Vous rende injuste envers madame la Comtesse :
Ses torts vous paraîtraient beaucoup moins sérieux ,
Sans la tendre amitié qui les enfle à vos yeux ,
Et qui vous fait juger comme très-importantes
Des choses qui , d'ailleurs , sont fort indifférentes :
Au reste , son orgueil fût-il cent fois plus grand ,
Je n'en aurais contre elle aucun ressentiment :
Je suis toute au bonheur d'avoir dans ma famille
Celle qui si long-temps m'a tenu lieu de fille.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! que j'ai souvent désiré ce bonheur !
Combien j'ai regretté ces temps chers à mon cœur ,
Où , tranquille avec vous dans cet humble village ,
Vous laissiez à mes soins les détails du ménage !
Comme les jours coulaient dans des travaux si doux !
Et la paix et la joie habitaient avec nous.
Du bien que vous faisiez heureuse messagère ,
On disait : C'est sa fille , et moi , j'en étais fière.
Du pauvre , grâce à vous , je m'entendais bénir ,
Et ne point vous quitter était mon seul désir.

Mad. DUMONT.

Chère enfant !

ANGÉLIQUE.

Aujourd'hui , quel changement extrême !
Il faut que je renonce à vivre pour moi-même :
L'étiquette est ma loi ; l'orgueil est mon devoir ,
Je dois représenter du matin jusqu'au soir.
Le temps en soins perdus péniblement s'écoule ,
Et je vis isolée au milieu de la foule.

(*Après une pause*).

Mais de tous nos amis vous ne me dites rien ;
Notre bon vieux curé , comment va-t-il ?

Mad. DUMONT.

Fort bien.

ANGÉLIQUE.

Des malheureux , sans doute , il est toujours le père ?

Mad. DUMONT.

Toujours.

ANGÉLIQUE.

Et , s'il vous plaît , sa bonne ménagère ?

Mad. DUMONT.

Jacynthe ? elle se porte à merveille.

ANGÉLIQUE.

Ah ! tant mieux !

Que j'aurai de plaisir à les revoir tous deux !

Mad. DUMONT.

Vous reverrez encor quelqu'un qui vous désire
Depuis long-temps.

ANGÉLIQUE (*avec embarras*).

Qui donc ? Et qui voulez-vous dire ?

Mad. DUMONT.

Quelqu'un qui de tout temps fut votre admirateur.
Ne devinez vous pas ? . . .

ANGÉLIQUE (*de même*).

Non , Madame.

Mad. DUMONT.

D'honneur,

Vous me surprenez fort. Je croyais inutile
De le nommer.

ANGÉLIQUE (*de même*).

Hé bien !

Mad. DUMONT.

Hé bien donc, c'est Sainville.

ANGÉLIQUE (*de même*).

Monsieur Sainville !

Mad. DUMONT.

Eh ! oui. Se peut-il que déjà

Vous l'avez oublié !

(16)

ANGÉLIQUE.

Je ne dis point cela.

Mad. DUMONT.

Cependant , autrefois vous le trouviez aimable ?

ANGÉLIQUE (*à part*).

Que trop pour mon repos !

Mad. DUMONT.

C'est un homme estimable ,
Qui parmi nos guerriers servit avec honneur ,
Et fut fait colonel pour prix de sa valeur.

ANGÉLIQUE.

Je le sais.

Mad. DUMONT.

Ce matin , nous aurons sa visite.

ANGÉLIQUE (*à part*).

Hélas ! comment cacher le trouble qui m'agite !

Mad. DUMONT.

Mais , tandis que je reste à jaser avec vous ,
Peut-être votre mère aurait besoin de nous :
Allons la retrouver sans tarder davantage.

ANGÉLIQUE.

Très-volontiers. (*à part*) Tâchons de reprendre courage.
Ah ! Sainville , déjà j'étais au désespoir ;
Dans un pareil moment fallait-il vous revoir ?

(*Elles sortent*).

ACTE II.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINVILLE, DUMONT fils.

DUMONT fils.

Non, vous dis-je. A la fin, il faudra que j'éclate.

SAINVILLE.

Songez-y bien, Dumont, la chose est délicate.
Irez-vous quereller, sans motifs sérieux,
Quelqu'un que vos parens ont accueilli chez eux ?

DUMONT fils.

Sans motifs sérieux ! vous vous moquez, je pense !
C'est un fat plein d'orgueil et plein d'impertinence.

SAINVILLE.

Eh quoi ! vous aurait-il insulté ?

DUMONT fils.

Moi ? vraiment

J'aurais voulu le voir !

SAINVILLE.

S'il en est autrement,
Quel sujet avez-vous de vous plaindre ? J'espère
Que vous ne voulez pas changer son caractère ?

DUMONT fils.

Il faudrait être fou pour former ce projet.

SAINVILLE.

En ce cas, mon ami, prenez-le comme il est.

DUMONT fils.

Eh quoi ! je souffrirai que, fier de sa naissance ,
 Il se croie un grand homme et l'espoir de la France !
 Lui qui, même de loin, n'a pas vu l'ennemi !

SAINVILLE.

Serait-il, par hasard, le seul qui pense ainsi ?
 Du moins, d'un nom fameux le préjugé l'abuse ;
 D'autres ont son orgueil et n'ont pas son excuse :
 Au reste, cet orgueil, dont je blâme l'excès,
 De nos jeunes guerriers fit souvent le succès ;
 Plus d'un grava son nom au temple de Mémoire,
 Qui, d'avance, en secret, avait rêvé sa gloire,
 Et qui, de ses lauriers anticipant l'éclat,
 Avant d'être un héros, peut-être fut un fat.
 Qui sait ce que Versac par la suite peut faire ?

DUMONT fils.

Ainsi, vous l'approuvez ?

SAINVILLE.

En aucune manière.

Qu'il fasse voir d'abord un mérite éclatant,
 Et je l'excuserai sans l'approuver pourtant :
 Jusque-là, son orgueil pourra bien me déplaire,
 Mais non pas de façon à me mettre en colère,
 Et je me garderai de trouver étonnant
 Qu'un jeune homme soit fat ou même impertinent,
 Tout comme je verrai sans aucune surprise
 Qu'un poète orgueilleux soit gonflé de sottise ;
 Qu'un pédant, sans raison, parle grec et latin,
 Ou qu'à jaser un peu le sexe soit enclin :
 Ce qu'on voit chaque jour ne doit blesser personne.

DUMONT fils.

En vérité, Sainville, une chose m'étonne.

SAINVILLE.

Quoi donc ?

DUMONT fils.

Assurément personne plus que vous,
De tous ces gens titrés n'a lieu d'être jaloux ;
Et vous les défendez !

SAINVILLE.

Dites-moi, je vous prie,
Ce qui peut exciter contre eux ma jalousie ?

DUMONT fils.

Quoi ! ne vous vit-on pas, pendant dix ans entiers,
Partager les périls de nos braves guerriers ?
N'avez-vous pas cent fois exposé votre vie ?
Votre sang n'a-t-il pas coulé pour la patrie ?
Sans emploi, cependant, on vous laisse languir ;
Tandis qu'à ce Versac tout semble réussir !
Et vous ne seriez pas jaloux ?

SAINVILLE.

Non, je vous jure ;
Si vous le supposez, vous me faites injure :
De quoi donc, après tout, puis-je me prévaloir ?
En servant mon pays, j'ai rempli mon devoir ;
Tout Français doit son sang au salut de la France ;
Mériter les honneurs, voilà sa récompense :
Celui qui ne combat que pour les obtenir,
Est un ambitieux qu'on ne peut trop haïr.

DUMONT fils.

Ainsi, vous trouvez bon que dix ans de service
Restent sans aucun fruit ?

O ciel ! quelle injustice !

Et n'ai-je point regu le prix de mes travaux ?

N'ai-je point eu l'honneur de guider nos héros ?

Si j'ai dans les combats montré quelque courage ,

Ceci (*Il découvre ses décorations*)

N'en est-il point un noble témoignage ?

Et cette pension que m'accorde l'état

Doit-elle pas suffire aux besoins d'un soldat ?

D'autres sont mieux traités ; je les en félicite !

Il ne m'appartient pas de peser leur mérite.

Mais combien , en revanche , ont fait autant que moi ,

Qui partagent mon sort, et vivent sans emploi !

S'il fallait que chacun eût tout ce qu'il désire ,

Les trésors de la France y pourraient-ils suffire ?

Avez-vous oublié quelles sévères lois

Parmi nos officiers forçaient de faire un choix.

Vous dites que ce choix n'est point irréprochable :

De plus d'une injustice on s'est rendu coupable ;

Je le crois sans efforts. Qui n'a vu , de tout temps ,

L'intrigue et la faveur étouffer les talens ?

C'est un vice qui tient à la nature humaine.

Pour moi , je l'avoûrai , j'aurais eu peu de peine

A me faire employer , si je l'avais voulu ;

Il fallait demander ; je ne l'ai jamais pu :

Et plus à réussir je voyais d'avantage ,

Moins de solliciter j'ai senti le courage.

Mais , que quelque ennemi , respirant les combats ,

Sur le sol de la France , ose porter ses pas ;

Alors vous me verriez ardent à reparaître ,

Du sang que j'ai versé m'enorgueillir , peut-être ,

Et réclamant des droits désormais précieux ,
Briguer , sans honte , un rang devenu périlleux .
Jusques-là , dans mon coin je me tiens fort tranquille ,
Et le bonheur d'autrui n'échauffe point ma bile .

DUMONT fils.

Vous me prêchez en vain . Eussé-je cent fois tort ,
Je ne puis pardonner à Versac . Cet effort ,
Je l'avoue humblement , surpasse mon courage .

SAINVILLE.

Donc , l'esprit de parti chez vous est une rage ?

DUMONT fils.

Si je vois dans Versac mon plus grand ennemi ,
Ce n'est point seulement par esprit de parti .
Faut-il donc s'étonner que mon orgueil se pique
Du nœud qui va l'unir à l'aimable Angélique ?

SAINVILLE.

Hé quoi ! l'aimeriez vous ? J'ai cru que votre cœur....

DUMONT fils.

Angélique pour moi fut toujours une sœur ,
Et , quoique destinée à devenir ma femme ,
Ne m'inspira jamais ce qu'on nomme une flamme ;
Mais me voir supplanté par un pareil rival
Me cause , je l'avoue , un chagrin sans égal ;
Et soit haine pour lui , soit amitié pour elle ,
J'éprouve , en y songeant , une douleur mortelle .

SAINVILLE.

Angélique , mon cher , ne voit point par vos yeux .
Qui sait si ce Versac ne lui plaît pas ?

DUMONT fils.

Grands dieux !

D'un tel aveuglement la croyez-vous capable ? -
Non, non, Sainville, non ; elle est trop raisonnable
Pour disposer ainsi d'un cœur sensible et pur.
Angélique le hait, je n'en suis que trop sûr.
Et, si j'ose exprimer tout ce que je soupçonne ,
Vous devez en douter beaucoup moins que personne.

SAINVILLE.

Moi !

DUMONT fils.

Vous-même.

SAINVILLE.

Dumont , vous vous moquez de moi.

DUMONT fils.

Je ne me moque point et suis de bonne foi.
Sans prétendre à l'honneur de passer pour un sage ,
Croyez-moi , j'ai des yeux et j'en sais faire usage :
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils ont su découvrir
Qu'Angélique vous voit avec certain plaisir ,
Et que ce beau sang-froid , chez vous si respectable ,
N'a pu vous empêcher de la trouver aimable.

SAINVILLE.

Ah ! mon ami. Pourquoi cherchez-vous à rouvrir
Une blessure , hélas ! trop lente à se guérir ?
Pourquoi d'un malheureux flattez-vous la faiblesse ?
Au lieu d'entretenir une folle tendresse ,
Au lieu de le bercer par un espoir trompeur ,
Assistez-le plutôt à vaincre son erreur ,
Et ne présentez pas à son ame abusée.

DUMONT fils.

Vous donner de l'espoir est loin de ma pensée ,
 Mon ami. Je sais trop que quelques beaux exploits
 N'ont pu vous égaler au marquis de Vieux-Bois ,
 Et votre nom tout seul suffit pour me convaincre...

SAINVILLE.

Plût au Ciel que ce fût le seul obstacle à vaincre !
 Mais ce Versac, de qui vous dites tant de mal ,
 Me semble, je l'avoue , un dangereux rival :
 C'est un de ces mortels favorisés des belles.

DUMONT fils.

Oui , certes , si l'audace est un titre près d'elles.
 Au reste , je crois bien que , malgré sa hauteur ,
 Versac ne m'eût pas mis d'aussi mauvaise humeur ,
 Si de ce Saint-Simon la lâche complaisance
 N'eût souri hautement à son impertinence.
 Sans l'approuver , je puis concevoir qu'un haut nom
 D'un homme à préjugés flatte l'ambition ,
 Et que de l'intérêt la suprême puissance
 Lui fasse regretter son antique influence ;
 Mais qu'un faquin , sorti du rang le plus obscur ,
 Elève jusqu'aux cieux les honneurs d'un sang pur ,
 Qu'osant donner carrière à ses vœux sacrilèges ,
 Il vante le bienfait des anciens privilèges ,
 Aigrisse des esprits déjà trop pleins de fiel ,
 Alimente chez eux un espoir criminel ,
 Et , naguère incrédule , aujourd'hui plein de zèle ,
 De la religion soit l'apôtre fidèle ;
 Tout cela me confond , et je ne conçois point
 Comment un être peut s'avilir à ce point.

SAINVILLE.

La chose cependant est facile à comprendre ;
 D'un homme ambitieux rien ne doit vous surprendre.
 Suivant les sentimens qu'elle trouve en nos cœurs ,
 L'ambition, mon cher , dirige nos humeurs :
 S'unit-elle à l'essor d'une ame généreuse ,
 Elle est active , ardente et même impétueuse ;
 Mais ses écarts , du moins , sont de nobles écarts ,
 Alors elle produit des Condés , des Césars :
 Dans un esprit étroit a-t-elle pris naissance ,
 Elle est lâche à la fois et pleine d'arrogance ,
 Avide de briller , mais prompte à s'avilir ,
 Toujours prête à ramper afin de parvenir ,
 Et , pour dire en un mot tout ce qu'elle peut-être ,
 Telle qu'en Saint-Simon vous la voyez paraître.
 N'admirez donc en lui rien de si surprenant ;
 Comme il flatta jadis , il flatte maintenant ;
 Sa couleur a changé mais non pas son système ,
 Et dans son inconstance il est toujours le même.
 Mais silence , je crois que je l'entends venir.

DUMONT fils.

Versac est avec lui.

SAINVILLE.

Sachez-vous contenir ,
 Et , de grâce , évitons d'avoir une querelle.

SCÈNE II.

SAINVILLE, DUMONT fils, VERSAC, St.-SIMON.

VERSAC.

Parbleu ! monsieur Dumont , cette terre est fort belle !
 Plus on la voit , et plus on admire le goût

Que monsieur votre père a déployé partout ;
Il faut en convenir , c'est une chose unique !

DUMONT fils.

Vous honorez , monsieur , d'un nom trop magnifique ,
Une simple campagne où , sans prétention ,
Mon père vient chercher quelque distraction ,
Et qui pour d'autres yeux n'a rien de remarquable.

VERSAC.

Ma foi ! campagne ou terre , elle est fort agréable ;
Et , les titres à part , je l'aime mieux cent fois ,
Que l'antique château du marquis de Vieux-Bois.

SAINT-SIMON.

Ah ! monsieur de Versac ! quel étrange blasphème !

DUMONT fils (*bas à Sainville*).

L'impudent !

SAINVILLE (*avec une ironie fine*).

En effet , ma surprise est extrême
Qu'on puisse préférer une simple maison
Au plus ancien château qui soit dans ce canton.
La maison , je l'avoue , est commode , élégante ,
Le site en est heureux , la vue en est charmante ;
Tous les meubles y sont du goût le plus nouveau ;
Mais le château ! morbleu ! parlez-moi du château !
Flanqué de quatre tours dont le mur qui s'affaisse
Proclame pour le moins six siècles de vieillesse :
Tout répond au dehors dans ce noble séjour ;
Les chambres , il est vrai , n'ont jamais vu le jour ,
Les salons enfumés sont de vastes glacières ,
Mais enfin , c'est ainsi que bâtissaient nos pères :
Si les lambris usés n'ont plus l'éclat de l'or ,

Les portraits de famille, au moins, restent encor,
Et si, pour la plupart, les meubles sont malades,
On sait qu'ils ont servi du temps des barricades :
Jusqu'aux fossés bourbeux, ne sont pas sans beauté
Pour ceux qui, comme nous, aiment l'antiquité :
N'est-il pas vrai, monsieur de Saint-Simon ?

SAINT-SIMON.

Sans doute.

Il n'est rien de pareil au plaisir que l'on goûte
A pouvoir habiter ces anciens monumens,
Qui de nos bons aïeux nous rappellent le temps ;
Temps, hélas ! trop heureux, de paix et d'innocence,
Où la religion tenait lieu de science.

VERSAC.

Ma foi, j'aime beaucoup mes aïeux ; mais je crois
Qu'ils bâtissaient fort mal : le château de Vieux-Bois,
Avec ses quatre tours, pourra bien disparaître
Quand il aura l'honneur de m'avoir pour son maître.
J'ai déjà fait mon plan : je comble le marais,
Je change le parterre en un jardin anglais,
Et quant au vieux donjon, je l'abats.

SAINT-SIMON.

Ah ! de grâce,

Gardez-vous d'accomplir une telle menace ;
Que d'anciens souvenirs parlent en sa faveur !

SAINVILLE.

Monsieur va du château devenir possesseur ?

VERSAC.

Incessamment.

SAINVILLE.

Ainsi, l'ancien propriétaire,

Le marquis de Vieux-Bois , consent à s'en défaire ;
Cela me surprend fort.

VERSAC.

Il ne s'en défait pas ;
Tout au contraire , il vient l'habiter.

SAINVILLE.

En ce cas ,
Je conclus que Monsieur va devenir son gendre ?

VERSAC.

Et vous êtes certain de ne pas vous méprendre :
Son Angélique étant fille unique , je croi
Que je puis regarder le château comme à moi.

SAINVILLE.

Je comprends.

VERSAC.

Il fallait un pareil avantage
Pour me faire aussitôt songer au mariage.
Un lien sérieux n'était pas de mon goût ;
Mais ils m'ont tant prié , qu'ils sont venus à bout
De me déterminer , et l'on a ma parole.

SAINVILLE (*à part*).

L'impertinent !

VERSAC.

De moi la famille raffolle,

SAINT-SIMON.

Je le crois sans efforts. Il est aisé de voir
Que , pour aller fort loin , vous n'avez qu'à vouloir ;
Revêtu d'un haut grade à l'âge où , d'ordinaire ,
Un autre est trop heureux de se voir mousquetaire ;
Sorti d'un sang trop beau pour ne pas soutenir

L'éclat dont vos aïeux ont su le revêtir ,
Il n'est rien où déjà vous ne puissiez prétendre.

DUMONT fils (*bas à Sainville*).

Et vous y résistez !

SAINVILLE (*bas à Dumont*).

De grâce ! point d'esclandre.

VERSAC.

Je conviens qu'un grand nom est de quelques secours ;
Mais par malheur cela ne suffit pas toujours :
Les grades , aujourd'hui , sont une chose rare
Dont le gouvernement se montre fort avare ;
On prétend que les gens soient propres aux emplois ,
Et la pauvre noblesse a perdu tous ses droits.

SAINT-SIMON.

Vous avouerez que c'est une chose effroyable.

VERSAC.

C'est , sans doute , un abus affreux , épouvantable ;
Mais comment l'empêcher , tant que les gens de rien
Pourront prétendre à tout ?

SAINT-SIMON.

Vous raisonnez fort bien.

Pour moi , depuis long-temps , j'ai dit ce que je pense ,
Les grades sont , de droit , le prix de la naissance ;
D'un principe aussi pur tant qu'on s'écartera ,
Rien ne peut prospérer.

DUMONT fils (*avec colère*).

Vous avez dit cela ?

A peu près. SAINT-SIMON (*hésitant*).

DUMONT fils.

Savez-vous qu'un semblable langage
Est une indignité?

SAINT-SIMON.

Monsieur!....

DUMONT fils.

C'est un outrage
Fait à tant de héros qui n'ont d'autres aïeux
Que leur noble conduite et leurs faits glorieux.

SAINT-SIMON.
Mais, monsieur....

SAINVILLE.

Eh ! Dumont ! pas tant de violence ;
Monsieur de Saint-Simon vous a dit ce qu'il pense ;
Chacun de sa pensée est maître assurément.

VERSAC (*avec hauteur*).
En effet vous prenez un ton d'emportement
Dont je suis fort surpris.

DUMONT fils.

Que prétendez-vous dire ?

SAINT-SIMON.

Eh ! messieurs ! point de bruit, ou bien je me retire.

VERSAC.

A quel propos venir, en cette occasion,
Des soldats parvenus vous faire champion ?
Avez-vous servi ?

DUMONT fils.

Non, je n'ai point cette gloire
Mais ils m'ont défendu, je défends leur mémoire :
Français, j'ai partagé l'honneur de leurs exploits,
Et qui l'ose attaquer m'attaque mille fois.

SAINVILLE.

Mon cher Dumont !....

VERSAC.

Monsieur, votre chaleur est grande.

DUMONT fils.

Morbleu ! monsieur, je parle afin que l'on m'entende ;
Si quelqu'un s'en offense, il peut le déclarer.

VERSAC.

Qu'entendez-vous par là ?

SAINVILLE.

Sachez vous modérer,
Messieurs ; de vos parens respectez la tendresse.
Si l'on vous entendait.

SAINT-SIMON (*qui s'était éloigné, accourant près
de Versac*).

Chut ! voici la comtesse
Et votre prétendue.

SAINVILLE (*à part*).

Angélique, grands Dieux !
(*Haut*). Du moins, pour un moment, contenez-vous tous
deux.

SCÈNE III.

Les précédens , Mad. DE VIEUX-BOIS , Mad. DE
VERSAC , ANGÉLIQUE.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Qu'avez-vous donc, messieurs, qui si fort vous enchante ?
Ce matin , votre joie est tout-à-fait bruyante ;
Jusques au fond du parc on entend vos éclats.

SAINVILLE (*à Dumont fils*).

Vous le voyez, Dumont , je ne vous trompais pas.
Gouvernez donc un peu l'ardeur qui vous emporte ,
Et ne vous laissez pas entraîner de la sorte.
Ces dames vont penser que nous sommes des fous.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Non , non , mon cher Dumont ; allez , amusez-vous ,
Sans vous embarrasser de passer pour un sage.
Votre aimable gaîté sied fort bien à votre âge :
Le temps viendra trop tôt d'être plus sérieux ;
Mais ne peut-on savoir qui vous rend si joyeux ?
Est-ce quelque secret ?

DUMONT fils (*avec embarras*).

Non , madame ; à vrai dire ,
Je ne sais plus trop bien ce qui nous faisait rire ;
Mais nous étions fort gais.

SAINVILLE.

Vous voici parmi nous ,
Mesdames. De Paris nous devenions jaloux.
Vos amis s'alarmaient d'une si longue absence ,
Et de votre retour nous perdions l'espérance.

MAD. DE VIEUX-BOIS.

Il est vrai que d'abord nous n'avions le projet
De rester à Paris que six mois ; mais l'on sait
Que , dès qu'en cette ville on se rend pour affaire ,
Les mois semblent des jours. Maintenant , je l'espère ,
Nous voici de retour pour long-temps , et je croi
Que personne n'en est plus satisfait que moi.
Paris m'est odieux.

SAINVILLE

Selon toute apparence ,
Mademoiselle en parle avec plus d'indulgence ;
Paris est à son âge un séjour plein d'appas.

ANGÉLIQUE.

Et cependant , monsieur , je ne m'y plaisais pas.

SAINVILLE.

Quoi ! vous auriez parfois regretté le village ?

ANGÉLIQUE.

Mes amis l'habitaient.

MAD. DE VIEUX-BOIS.

Oh ! ma fille est un sage.
Les bois , les prés , les champs l'emportent à ses yeux
Sur tout ce que Paris a de plus précieux.
Le monde et ses plaisirs n'offrent rien qui la tente ,
Et si de revenir j'étais impatiente ,
Elle l'était encor cent fois plus.

SAINVILLE , (à part).

Ah ! je sens
Que j'ai peine à cacher le trouble de mes sens.
Eloignons-nous afin de reprendre courage.

(Haut).

(*Haut*). Je n'ai pas encor pu présenter mon hommage
A monsieur le marquis ?

MAD. DE VIEUX-BOIS.

Il est dans le salon,
A jouer aux échecs avec monsieur Dumont :
Il aura de vous voir une joie infinie.

SAINVILLE.

Je vais donc le trouver.

MAD. DE VIEUX-BOIS.

Soit ; mais , je vous en prie ,
Revenez promptement , car j'ai compté sur vous.

SAINVILLE.

J'aurai soin d'obéir à des ordres si doux.

DUMONT fils (*bas à Versac*).

Nous nous retrouverons.

VERSAC.

C'est bien ce que j'espère.

(*Sainville et Dumont fils sortent d'un côté ; Versac et
Saint-Simon sortent de l'autre*).

SCÈNE IV.

MAD. DE VIEUX-BOIS , MAD. DE VERSAC ,
ANGÉLIQUE.

MAD. DE VERSAC.

Qui donc est ce monsieur ? C'est , sans doute , le frère
Du marquis de Belval , qui , si je m'en souvien ,
M'a dit que sa famille ici près a du bien.
Il paraît fort aimable.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Il est plein de mérite ;
C'est un jeune officier qui s'est , par sa conduite ,
Élevé par degrés au rang de colonel ;
On le nomme Sainville.

Mad. DE VERSAC.

Ah ! quel nom ! juste ciel !
C'est donc tout simplement un soldat de fortune ?

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Je crois bien qu'en effet sa naissance est commune ;
Mais il a fort bon ton , et son extérieur
Ferait honneur , sans doute , à plus d'un grand seigneur :
Il s'énonce fort bien.

Mad. DE VERSAC.

Ah ! fi donc ! sur sa mine
Vous lisez à pleins traits son obscure origine ;
Et vous vous abaissez à faire bon accueil
A de pareilles gens ! Si ce n'est par orgueil ,
Vous devriez , du moins , repousser par prudence
Tout ce qui tient , madame , à cette indigne engeance :
Oubliez-vous qu'ils sont nos plus grands ennemis ?

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Est-ce parce qu'ils ont défendu leur pays ?

Mad. DE VERSAC.

Défendu leurs pays ! et de quelle manière ?
En empêchant le bien que l'on voulait lui faire ?
En suivant les drapeaux d'un vil usurpateur ,
Et partout de son nom répandant la splendeur ?
C'est eux qui , trop long-temps , suivis par la victoire ,

Ont dérobé son joug sous l'éclat de leur gloire ;
 Eux qui , contre l'Europe , osant le soutenir ,
 S'il ne les eût trahis , l'auraient su maintenir ;
 Qui , depuis... mais pourquoi s'étonner de leurs crimes ?
 Pouvaient-ils s'attacher à des droits légitimes ,
 Ces enfans du désordre eutés sur nos débris ,
 Et jaloux des honneurs qu'ils nous avaient ravis ?
 Aujourd'hui même encor prise-t-on nos services ?
 Si vous les en croyez , ce sont des injustices ;
 Tout ce qu'on fait pour nous leur était dû cent fois.
 Osons-nous aspirer à ressaisir nos droits ,
 Regrettons-nous les champs qu'ont possédés nos pères ?
 Nous sommes des ingrats , nous vivons de chimères ,
 Et jamais , de leur part , nous n'aurons de repos
 Que nous ne bénissions les auteurs de nos maux ;
 Et de leur pardonner vous vous sentez capable !
 Non : périsse à jamais cette race exécration !

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Je veux croire qu'il est quelques ambitieux
 Qui méritent les traits que vous lancez contre eux ,
 Madame ; mais Sainville a du moins l'avantage
 Que les lui décocher serait lui faire outrage.
 Je l'ai vu fort souvent déplorer nos malheurs ,
 Jamais nous envier nos biens , ni nos honneurs ;
 Sans partager nos vœux , ils n'ont rien qui l'offense ;
 Et ses seuls ennemis ce sont ceux de la France.
 Pourquoi donc le confondre avec ces gens haineux
 Dont il n'a jamais eu les travers malheureux ?

Mad. DE VERSAC.

Et que m'importe à moi , s'il vaut mieux que les autres ?
 Il peut être un phénix , mais il n'est pas des nôtres ,

Et loin que son mérite ait du prix à mes yeux ,
 Plus ce mérite est grand , plus il m'est odieux .
 Je crains peu ces criards toujours prompts à se plaindre ;
 Ce sont les modérés , madame , qu'il faut craindre :
 Les premiers à nos plans servent sans le vouloir ;
 Le sang-froid des derniers ruine notre espoir ,
 Et moins ils donnent prise à blâmer leur conduite ,
 Plus ils mettent d'obstacle à notre réussite .

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Mon esprit trop borné , je l'avoue humblement ,
 N'est point à la hauteur de ce raisonnement ;
 Je ne saurais haïr que ceux que je méprise .

Mad. DE VERSAC.

Où suis-je ? juste ciel ! et quelle est ma surprise !
 Un sang pur à ce point peut-il s'être avili ?
 Allez , madame , allez retrouver votre ami ;
 Mais ne prétendez pas que toute ma constance ,
 Aille jusqu'à souffrir sa fâcheuse présence ;
 J'ai , par égards pour vous , supporté vos Dumonts ,
 N'attendez rien de plus . (Elle sort).

SCÈNE V.

Mad. DE VIEUX-BOIS , ANGÉLIQUE.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Quelle femme ! Tâchons
 De modérer un peu son injuste colère ;
 Que je la plains d'avoir un pareil caractère !

(Elles sortent ensemble).

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. DE VERSAC, SAINT-SIMON.

Mad. DE VERSAC.

Quoi ! vous avez souffert un pareil attentat ?

SAINT-SIMON.

Eh ! madame, j'ai craint que l'on ne m'assommât ,

Si je ne me hâtais d'abandonner la place.

Quelque brave qu'on soit , que voulez-vous que fasse ,

Contre cent paysans , un homme désarmé ?

Mad. DE VERSAC.

Mais monsieur de Versac ne s'est donc pas nommé ?

SAINT-SIMON.

Si fait.

Mad. DE VERSAC.

Et son nom seul n'a pas calmé leur rage !

SAINT-SIMON.

Son nom les a , je pense , irrités davantage ,

Et la chose eût été moins mauvaise cent fois ,

Si l'on n'avait en lui vu qu'un simple bourgeois.

Vous ne connaissez pas cette maudite engeance.

Mad. DE VERSAC.

Ah ! nous leur ferons cher payer leur insolence.

SAINT-SIMON.

Galopper dans leurs champs , tuer quelques pigeons ,

Du milieu du pavé s'emparer sans façons ,

Et caresser un peu les filles du village ,

Tout cela n'eût paru qu'un simple badinage ,
Si l'un de ces fermiers n'avait dit par malheur :
C'est un noble ; ce mot les a mis en fureur ;
Au lieu d'être honorés de la plaisanterie ,
Chacun d'eux a pensé qu'il avait eu l'envie
De les humilier , et tous ont dit soudain
Qu'il fallait le mener au bourg le plus voisin.

Mad. DE VERSAC.

Et monsieur de Versac s'est pu laisser conduire !

SAINT-SIMON.

Lui, madame ! hélas ! non , et voilà bien le pire ,
Car après les avoir menacés vainement
De toute la chaleur de son ressentiment ,
Comme l'un d'eux avait l'insolence d'en rire ,
Monsieur votre neveu l'a frappé.

Mad. DE VERSAC.

Je respire.

SAINT-SIMON.

D'abord , ils ont paru fort surpris.

Mad. DE VERSAC.

Je le crois.

SAINT-SIMON.

Mais bientôt , revenant de leur premier effroi ,
En dépit de ses coups , d'un effort unanime ,
Tous se sont à la fois jetés sur leur victime ,
Et, lui liant les mains , sans respect pour son nom ,
Au milieu des clameurs , l'ont traînée en prison.

Mad. DE VERSAC.

En prison ! un Versac ! ô Ciel ! est-ce croyable ?
Mais ce village a donc un esprit détestable ?

SAINT-SIMON.

Ce village est , madame , un coupe-gorge affreux :
Les principes y sont tout-à-fait dangereux.
Ici les habitans ne respectent personne,
En raison de l'éclat que la naissance donne.
Depuis qu'ils ont appris à lire les journaux,
Ils se sont avisés d'être aussi libéraux,
Et se ressentent trop du progrès des lumières,
Pour ne pas mépriser ce qu'honoraient leurs pères.
En vain leur direz-vous qu'ils seraient plus heureux,
Si leurs anciens seigneurs veillaient encor sur eux.
En vain, cherchez-vous à leur faire comprendre
Que, devant obéir, il valait mieux dépendre
D'un noble dont l'éclat perce la nuit des temps,
Que d'un maire choisi parmi des paysans :
Ils vous répliqueront : Nous possédons les terres
Dont ces nobles jadis étaient propriétaires.
Qui sait si, du pouvoir venant à se saisir,
Ils ne chercheraient pas à les reconquérir.
Notre maire est issu d'un sang pareil au nôtre ;
Mais , s'il se conduit mal , on nous en donne un autre ;
Et le moindre de nous peut espérer un jour ,
En faisant son devoir , d'être maire à son tour.
Ainsi l'ambition, l'orgueil et l'avarice
Eteignent dans leurs cœurs la voix de la justice.

Mad. DE VERSAC.

Les traîtres ! que le Ciel seconde enfin nos droits,

Et de notre vengeance ils sentiront le poids.
Mais voici la marquise.

SCÈNE II.

Mad. DE VERSAC , Mad. DE VIEUX-BOIS ,
SAINT-SIMON.

Mad. DE VERSAC.

Arrivez , je vous prie ,
Madame. Il est grand temps que je vous remercie
De m'avoir amenée en un lieu si charmant.
J'avais tort de ne pas m'y plaire infiniment :
Ma haine , je l'avoue , était peu naturelle ,
Et des gens du pays la conduite est trop belle
Pour ne pas mériter des éloges sans fin.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Mon Dieu ! ce qu'on m'a dit serait-il donc certain ;
Madame ? et dois-je croire , ainsi qu'on me l'assure ,
Que l'on ait mis Versac en prison ?

Mad. DE VERSAC.

L'aventure

Ne saurait vous surprendre : elle vous fait honneur ,
Et doit vous réjouir. Outrager un seigneur ,
C'est un exploit brillant.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Eh ! ma chère comtesse !

Pouvez-vous être injuste à ce point ? ma tendresse
Pour ce pauvre Versac , il faut en convenir ,
De reproches pareils m'aurait dû garantir.
Vous me voyez pour lui dans des craintes mortelles ,

Mad. DE VERSAC.

Des craintes, dites-vous ? et d'où vous viennent-elles ?
Qui doit-on accuser des excès odieux
Que vos vils paysans ont commis sous vos yeux ?
Allez , votre faiblesse est indigne , madame ,
Et j'en rougis pour vous jusques au fond de l'ame.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Quoi ! vous me reprochez cet accident fatal ?
Dépendait-il de moi de prévenir le mal ?

Mad. DE VERSAC.

Il dépendait de vous de leur faire connaître
Qu'ils doivent du respect au sang qui vous fit naître ;
De rompre leur orgueil , d'adoucir leur humeur ,
Et de leur inspirer une juste terreur.
Pourquoi dans ce village ose-t-on vous déplaire ?
Si monsieur de Vieux-Bois se fût fait nommer maire ,
Aurait-on entrepris de braver son pouvoir ?
Mais le marquis et vous semblez ne rien prévoir ,
Et satisfaits du peu qu'on a daigné vous rendre ,
A ressaisir vos droits vous n'osez plus prétendre.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Enfin le mal est fait , et sans considérer
Qui de nous en fut cause , il le faut réparer.
Versac doit , j'en suis sûre , étouffer de colère.
Comment le délivrer ?

SAINT-SIMON.

C'est ce qui , je l'espère ,
N'est pas très-difficile , et vous pouvez , d'un mot ,
Mettre un terme , madame , à cet affreux complot.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Moi ?

SAINT-SIMON.

Vous-même. Il ne faut qu'user de votre empire
Sur l'esprit de monsieur Dumont.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Ah! je respire.

SAINT-SIMON.

Son pouvoir est très-grand parmi nos ouvriers,
Et le maire lui-même est un de ses fermiers.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Est-il possible ? Il faut que j'aie, à l'instant même,
Invoquer son secours.

Mad. DE VERSAC.

Ah! quelle honte extrême!

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Mais le voici. Le Ciel l'a dirigé vers nous.

SCÈNE III.

Les précédens , M. DUMONT.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Venez , mon cher Dumont , j'ai grand besoin de vous.
Sans doute, vous savez l'aventure cruelle
De ce pauvre Versac ?

M. DUMONT.

Oui, madame, et mon zèle

A déjà fait pour lui d'inutiles efforts.

J'en'ai pu parvenir à calmer les transports
De nos fermiers. Malgré tout ce que j'ai pu dire,
Devant les tribunaux ils veulent le traduire.

Mad. DE VERSAC.

Devant les tribunaux ! O les monstres !

M. DUMONT.

D'abord

J'ai tâché , mais en vain , d'atténuer son tort ,
Et leur représentant son extrême jeunesse....

Mad. DE VERSAC.

Vraiment , vous avez fait une belle prouesse !
Et monsieur de Versac doit être glorieux
Que vous ayez daigné l'excuser à leurs yeux !

M. DUMONT.

Est-ce qu'en l'excusant je lui faisais injure ?
Je ne le savais pas , madame , je vous jure.
Assurément mon but était de le servir.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Oui , vous avez agi comme il fallait agir.
Comptez , mon cher Dumont , sur ma reconnaissance.
(*A la comtesse*).

Et vous , madame , ayez un peu plus de prudence.
(*Haut*). Ainsi donc , à Versac on veut faire un procès.
Et sur quoi ? sur des riens , sur de légers excès
Qui ne sont tout au plus que l'effet du jeune âge.

M. DUMONT.

Non , madame. Ceci n'est point un badinage :
Ces riens dont vous parlez seraient de faibles torts ;
Mais monsieur de Versac en a de bien plus forts ,
Et menacer les gens , au lieu de satisfaire
Aux plaintes qu'on était fort en droit de lui faire ;
Au dessus de la loi mettre sa volonté ,

Et se montrer rebelle envers l'autorité ,
Voilà ce qui pourrait l'inculper davantage.

MAD. DE VERSAC.

La belle autorité qu'un maire de village !

M. DUMONT.

Un maire de village eût-il moins de pouvoir ,
Doit être respecté lorsqu'il fait son devoir ,
Madame , et quelque peu que l'on ait d'importance ,
Qui parle au nom des lois mérite obéissance.

MAD. DE VERSAC.

Hé bien ! qu'ils osent donc poursuivre leurs desseins ,
Ils verront , avant peu , si c'est moi qui les crains ,
Et si ce paysan , tout fier d'être leur maire ,
Se sera vainement attiré ma colère !
Bientôt de mon courroux il sentira le poids.

M. DUMONT.

Que peut-il redouter ? il a pour lui les lois.

MAD. DE VERSAC.

Mais nous avons pour nous le rang et la naissance.

M. DUMONT.

Ah ! madame ; croyons , pour l'honneur de la France ,
Que contre la justice et des droits reconnus ,
La naissance et le rang ne triompheront plus.

MAD. DE VERSAC.

Ainsi de ce fermier vous prenez la défense ,
Et vous le soutenez dans son impertinence.
Vous l'entendez , madame , et le voilà pourtant ,
Cet ami sur lequel vous comptiez à l'instant !

M. DUMONT.

Madame avait raison ; elle sait que , pour elle ,
Il n'est aucun effort au dessus de mon zèle :
Je donnerais mon sang pour la pouvoir servir.

Mad. DE VERSAC.

Cependant.

M. DUMONT.

Cependant je ne sais pas mentir ,
A monsieur de Versac je rendrai tout service
Qui ne me fera pas commettre une injustice ;
Mais lui donner raison n'est point en mon pouvoir.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Non , sans doute ; il a tort , et je n'ai d'autre espoir
Que dans votre amitié généreuse et fidèle ,
Pour obtenir de vous une faveur nouvelle.

M. DUMONT.

Une faveur , madame ! ah ! mon plus grand plaisir ,
Lorsque vous ordonnez , est de vous obéir.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Voici le fait : on dit que cet honnête maire
Est un de vos fermiers.

M. DUMONT.

Il est vrai.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Pour vous plaire ,
Cet homme fera tout , si j'en crois Saint-Simon ;
Tâchez que de Versac il ouvre la prison.

M. DUMONT.

Il s'y refusera.

Mad. DE VERSAC.

Votre fermier ?

M. DUMONT.

Lui-même.

Mad. DE VERSAC.

Il ne saurait avoir cette impudence extrême ;
Son sort dépend de vous.

M. DUMONT.

Qu'importe ? Il doit savoir
Qu'il ne m'offense point en faisant son devoir.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Mais vous pourriez , du moins , lui faire la menace.....

M. DUMONT.

Qui ? moi ? si je croyais qu'il eût l'ame assez basse
Pour être intimidé par de pareils moyens ,
Et trahir ce qu'il doit à ses concitoyens ,
Je le regarderais comme un grand misérable :
Qui fait ce qu'il croit juste est toujours respectable ;
Mais un vil complaisant mérite le mépris.

SCÈNE IV.

Les précédens, M. DE VIEUX-BOIS, Mad. DUMONT.

M. DE VIEUX-BOIS.

O ciel ! est-il possible ?

Mad. DUMONT.

Oui , monsieur le marquis ,
Je viens d'en recevoir un récit trop fidèle
Pour en pouvoir douter.

M. DE VIEUX-BOIS.

La fâcheuse nouvelle !

Un tel acharnement se peut-il concevoir ?

Ah ! mon pauvre Dumont ! je suis au désespoir.

Tout est perdu !

M. DUMONT.

Comment ?

M. DE VIEUX-BOIS.

Tout est perdu, vous dis-je.

M. DUMONT.

Perdu ?

M. DE VIEUX-BOIS.

Pour nous sauver, il faudrait un prodige.

M. DUMONT.

Expliquez-vous ?

M. DE VIEUX-BOIS.

Versac a fait de beaux exploits !

On brûle en ce moment le château de Vieux-Bois.

M. DUMONT.

Le château de Vieux-Bois ! cela n'est pas croyable.

M. DE VIEUX-BOIS.

La chose cependant n'est que trop véritable.

M. DUMONT.

Et qui peut se porter à de pareils excès ?

M. DE VIEUX-BOIS.

Hélas ! le peuple aigri raisonne-t-il jamais ?

Ceux qu'a blessés Versac avec tant d'imprudence,

Contre moi maintenant dirigent leur vengeance ;

D'autant plus dangereux que des meneurs secrets,

En font les instrumens de leurs affreux projets ;
Déjà de mon château l'on a brisé la porte.

M. DE SAINT-SIMON.

Les scélérats !

Mad. DE VERSAC.

Enfin, notre étoile l'emporte :
Nous triomphons , le Ciel s'est déclaré pour nous.

M. DE VIEUX-BOIS.

Quoi ! mon malheur, madame, a des charmes pour vous ?

Mad. DE VERSAC.

Qu'appellez-vous malheur ? une aventure unique ,
Qui fait de notre injure une injure publique ?
Qui , mieux que cent rapports , dévoile à tous les yeux
De vos anciens vassaux les projets odieux ,
Nous donne les moyens de confondre leur maire ,
Et met notre vengeance aux mains du ministère ?
Ah ! pour s'en affliger , l'effet en est trop beau.

M. DE VIEUX-BOIS.

Mais cependant , madame , on brûle mon château.

Mad. DE VERSAC.

Et qu'importe , pourvu qu'on vous en dédommage ?
Il sera reconstruit aux dépens du village ,
Et brillant d'un éclat d'autant plus glorieux ,
Servira de leçon à tous les factieux.

M. DE VIEUX-BOIS.

Chacun va me haïr.

Mad. DE VERSAC.

Vous voilà bien à plaindre !
Que vous sert d'être aimé si vous vous faites craindre ?

Laissez

Laissez ce soin vulgaire à l'intrigant obscur,
 Et soutenez, du moins, la gloire d'un sang pur.
 Est-ce à vous de souffrir que l'on vous tyrannise ?
 Ou le peuple nous craint, ou bien il nous méprise.
 Que ces vils paysans sentent votre courroux,
 Bientôt vous les verrez tomber à vos genoux ;
 Et de leur propre audace admirant la folie,
 Baiser avec frayeur la main qui les châtie.
 Mais si vous leur cédez, avili sans retour,
 Vous perdrez leur respect sans avoir leur amour.

M. DE VIEUX-BOIS.

Et si l'on essayait de calmer leur colère ?
 Qu'en pensez-vous, Dumont ?

Mad. DE VERSAC.

Ciel ! que voulez-vous faire ?

Faiblir sous les efforts de ces audacieux,
 Au lieu de les punir, vous abaisser près d'eux,
 Et perdre lâchement le plus bel avantage
 Que pouvait vous donner leur impuissante rage !
 Non, non, vous savez mieux ce qu'on attend de vous ;
 Quand le mal est profond, point de remèdes doux :
 Nos droits sont méconnus, il nous faut des victimes ;
 C'est en les punissant que l'on prévient les crimes.
 Gardez-vous d'embrasser une fatale erreur ;
 Au lieu de la calmer, provoquez leur fureur,
 Et que des tribunaux la justice sévère
 Porte dans tous les cœurs un effroi salutaire,
 Il est temps qu'un exemple instruisse leurs pareils.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Eh ! madame, gardez vos funestes conseils.
 Est-ce à vous de parler de vengeance et de haine,

Quand c'est votre neveu qui cause notre peine ,
 Et qui , par sa folie et sa présomption ,
 A de ces malheureux égaré la raison ?
 Nous devons , dites-vous , provoquer leur colère ?
 Hélas ! où peut mener ce projet téméraire !
 Ce neveu , votre amour et votre unique espoir ,
 Peut-être en ce moment se trouve en leur pouvoir :
 Faut-il , pour s'assurer une vengeance aisée ,
 Animer contre lui cette foule abusée ,
 Qui , n'écoutant bientôt qu'un aveugle courroux ,
 Sur ce jeune imprudent fera tomber ses coups ?

Mad. DE VERSAC.

Quoi ! de pareils forfaits vous les croyez capables ?

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Je les crois trop aigris pour être raisonnables ,
 Madame , et je crains tout de leur première ardeur.

Mad. DE VERSAC.

Non , non , ils savent trop quel sort serait le leur ;
 Tout leur sang coulerait pour expier leur crime.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Le sang du meurtrier ne rend pas la victime.

Mad. DE VERSAC.

Ciel ! que supposez-vous ? vous me faites frémir.
 Infortuné Versac ! que va-t-il devenir ?
 Hélas ! par quelle aveugle et fatale démence
 De ses vrais protecteurs a-t-on privé la France ?
 Si nos bons alliés étaient encore ici ,
 Je n'aurais pas sujet de m'alarmer ainsi :
 On les eût vus bientôt , ardens à nous défendre ,

Mettre même, au besoin, tout le village en cendre,
Et de ses habitans réprimant les efforts,
Calmer, le sabre en main, leurs coupables transports.

M. DUMONT.

Grands dieux ! de quels regrets êtes-vous possédée,
Madame ? et des Français quelle est donc votre idée,
Si leurs vrais sentimens vous semblent dangereux
Quand le glaive étranger ne pèse pas sur eux ?
Malheur aux souverains qui jugent nécessaire
D'opposer à leur peuple une force étrangère :
De leur plus ferme appui dépouillés sans retour,
Ils perdent leur pouvoir en perdant son amour.
Laissons nos alliés gouverner leurs provinces,
J'estime leurs guerriers, je respecte leurs princes ;
De leur prospérité je ne suis point jaloux ;
Mais je n'ai nul désir de les revoir chez nous,
Et je bénis le Roi, dont la mâle prudence,
De pareils protecteurs a délivré la France.....
Mais nous perdons le temps en frivoles discours,
A monsieur de Versac il faut porter secours :
Comment calmerons-nous cette foule indocile ?

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Un seul homme le peut :

M. DE VIEUX-BOIS.

Et quel est-il ?

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Sainville.

Mad. DE VERSAC.

Sainville ! ce soldat parvenu ?

MAD. DE VIEUX-BOIS.

Ce soldat

A fait pour son pays mille actions d'éclat ;
Il n'est rien que le peuple honore davantage
Que celui dont le rang n'est dû qu'à son courage ,
Madame, et croyez-moi.....

MAD. DE VERSAC.

Non , il doit nous haïr ,
Et serait le premier , sans doute , à nous trahir.

MAD. DE VIEUX-BOIS.

Nous trahir ! lui , madame ! un tel soupçon m'étonne :
Sainville est plein d'honneur et n'a trahi personne.

M. DE VIEUX-BOIS.

Courons donc de ce pas implorer son appui.

MAD. DE VERSAC.

Son appui ! moi , j'irais m'abaisser devant lui ,
Et du sort d'un Versac je le rendrais l'arbitre !
Non , non , monsieur ; je sais ce qu'on doit à son titre ;
Recherchez le secours d'un homme sans aveu !
Il est d'autres moyens de sauver mon neveu ;
Je cours les employer , et , s'il faut que j'échoue ,
Je n'aurai fait du moins rien que l'honneur n'avoue.
Suivez-moi , Saint-Simon.

SCENE V.

M. DE VIEUX - BOIS , MAD. DE VIEUX - BOIS ,
M. DUMONT , MAD. DUMONT.

MAD. DE VIEUX-BOIS.

De grâce , excusez-là !

Tout ceci l'a troublée... elle se calmera

Sitôt que la raison reprendra son empire :
N'ayons aucun souci de ce qu'elle peut dire ,
Et pour peu que Sainville ait pour nous d'amitié ,
Pour ce pauvre Versac excitons sa pitié.

M. DE VIEUX-BOIS.

Sans doute ; et pour nous mettre à l'abri de l'orage ,
Repartons pour Paris sans tarder davantage.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINVILLE, DUMONT fils.

DUMONT fils.

Ainsi donc, ce Versac en vous trouve un appui ?

SAINVILLE.

Je ferais pour chacun ce que je fais pour lui.

DUMONT fils.

D'un fat impertinent vous prenez la défense ?

SAINVILLE.

Son danger est plus grand que son impertinence.

DUMONT fils.

Et qui vous peut, enfin, parler en sa faveur ?

SAINVILLE.

Deux motifs très-puissans : la justice et l'honneur.

DUMONT fils.

Quoi ! châtier l'orgueil et corriger le vice ,
Blesse-t-il, selon vous , l'honneur et la justice ?

SAINVILLE.

Non, certes, quand des lois on respecte le cours,

DUMONT fils.

Sans doute que Versac les respecta toujours ?

SAINVILLE.

Je ne dis point cela ; mais les excès des autres,
Aux yeux de la raison, n'excusent pas les nôtres,

DUMONT fils.

Pour moi, je ne vois pas qu'on ait commis d'excès :
On l'a mis justement en prison.

SAINVILLE.

Je le sais ;

Et si nos paysans bornaient là leur vengeance,
Vous ne me verriez pas embrasser sa défense.

DUMONT fils.

Que redoutez-vous donc ?

SAINVILLE.

Un caprice nouveau :

N'ont-ils pas ce matin menacé le château ?

DUMONT fils.

Ils ne l'ont pas brûlé, cependant.

SAINVILLE.

Grâce au maire

Qui leur a rappelé, pour calmer leur colère,
Qu'envers eux le marquis n'eut jamais aucun tort.

DUMONT fils.

Dans tous les cas, Versac a mérité son sort.

SAINVILLE.

Dumont , la passion sans doute vous emporte ,
 Ou bien vous rougiriez de parler de la sorte :
 Si le sort d'un Français n'excite plus vos soins....

DUMONT fils.

Versac n'est plus Français.

SAINVILLE.

Il est homme , du moins.

Que dis-je ? il appartient toujours à la patrie ;
 Ses torts ne brisent point la chaîne qui nous lie ,
 Et fussent-ils plus grands , dès qu'il est en danger ,
 Notre premier devoir est de le protéger.
 Croyez-moi , mon ami , ce n'est point par des crimes
 Que l'on fait prospérer les causes légitimes :
 Ce n'est point en suivant une aveugle fureur ,
 Qu'on peut calmer la haine ou ramener l'erreur ;
 Eût-on cent fois raison , l'injustice et l'injure ,
 Pour celui qui s'en sert , sont une arme peu sûre.
 Méprisons à jamais ces fous ambitieux ,
 Qui , couvrant leurs desseins d'un voile spécieux ,
 Avides de pouvoir ainsi que de vengeance ,
 Pour la mieux gouverner , voudraient perdre la France.
 Pardonnons au vieillard usé par le malheur ,
 Qui n'a point oublié son ancienne grandeur ,
 Et qui , plein de regrets , hélas ! trop excusables ,
 Voudrait voir réparer des maux irréparables.
 Plaignons l'être aveuglé par des préjugés vains ,
 Qui se croit différent du reste des humains.
 Plaignons surtout , plaignons une foule séduite
 Par ces hommes loyaux , dont le zèle hypocrite ,

En vantant les bienfaits de la religion ,
 Prêche tout haut la haine et la rébellion :
 Mais si pour leurs excès nous nous montrons sévères ,
 Gardons-nous de donner dans des excès contraires :
 Gardons-nous de confondre en notre aversion
 Tous ceux qui ne sont pas de notre opinion.
 N'imitons pas enfin l'exemple qu'on nous donne ,
 En fidèles sujets rallions-nous au trône :
 Aimons le souverain qui reconnut nos droits ;
 Adorons la patrie et respectons les lois ;
 Ainsi nous sauverons cette noble contrée
 Des abîmes affreux dont elle est entourée :
 Ainsi les ennemis de notre liberté
 Iront pleurer au loin leur espoir avorté ;
 Et la France, à jamais , réparant sa disgrâce ,
 Parmi les nations ressaisira sa place.

DUMONT fils.

Enfin Versac, en vous, trouve un chaud protecteur.

SAINVILLE.

Dès qu'on veut l'opprimer, je suis son défenseur :
 De tout temps secourir un ennemi par terre ,
 Fut du guerrier français le noble caractère.
 Si chez nos bons aïeux l'on vit quelques abus ,
 Blâmons-les, mais du moins conservons leurs vertus.
 Il se fait tard, je vole où le devoir m'appelle.
 Adieu.

SCÈNE II.

Les Précédens, ANGÉLIQUE (*Dumont fils s'éloigne
 un instant après.*)

ANGÉLIQUE.

Monsieur Sainville !

SAINVILLE.

Eh quoi ! mademoiselle ,
Serait-il arrivé quelque nouveau malheur ?
Vous semblez alarmée.

ANGÉLIQUE.

Oh ! non , je n'ai pas peur.

SAINVILLE.

Quel est donc le sujet qui si fort vous agite ?

ANGÉLIQUE.

Nous allons repartir pour Paris.

SAINVILLE.

Quoi ! de suite ?

ANGÉLIQUE.

A l'instant. De frayeur mon père est tout transi ,
Et se croit en danger tant qu'il est près d'ici :
Il ne respirera qu'en quittant le village.

SAINVILLE.

Ainsi , nous vous perdons de nouveau.

ANGÉLIQUE.

Le dommage

N'est pas fort grand ; sans doute.

SAINVILLE.

Ah ! cessez de railler.

ANGÉLIQUE.

Peu de temps suffira pour me faire oublier.

SAINVILLE.

Vous ne le pensez pas. Non , votre ame ingénue
De ses droits , sur nos cœurs , connaît mieux l'étendue :
Vous savez le pouvoir que vos yeux ont sur nous ,
Et que qui vous connut doit s'occuper de vous.

ANGÉLIQUE.

Je sais qu'en ces beaux lieux l'amitié généreuse
M'accueillit dix-huit ans et me rendit heureuse ;
Que pour moi ce séjour fut celui des plaisirs ;
Qu'ici chacun se plut à flatter mes desirs :
Que ceux qui m'ont traitée avec tant d'indulgence ,
Auront toujours des droits à ma reconnaissance ,
Et que si mon départ excite leurs regrets ,
Les miens , en les quittant , ne cesseront jamais.

SAINVILLE.

Que ces beaux sentimens auront peu de durée !
On vous verra bientôt , de flatteurs entourée ,
Parmi le bruit du monde et l'éclat de la cour ,
Perdre le souvenir de cet humble séjour ;
Et , grâce aux douceurs d'un heureux mariage ,
Oublier.....

ANGÉLIQUE.

Ah ! cessez ce cruel badinage ;
Vous ne savez que trop que ce funeste hymen
Est loin de me promettre un avenir serein ,
Et que si vers l'autel je me vois entraînée ,
C'est comme la victime à mourir condamnée.
Soyez donc généreux , et ne plaisantez point
D'un projet qui m'afflige , hélas ! au dernier point.

SAINVILLE.

Me préserve le ciel d'en avoir la pensée !
 Mon ame à plaisanter est fort peu disposée ;
 Et si de cet hymen j'ai vanté la douceur ,
 J'ai cru que l'on avait consulté votre cœur ;
 De vos parens , pour vous , connaissant la tendresse...

ANGÉLIQUE.

Ils n'ont eu d'autres yeux que ceux de la comtesse :
 Par un destin fatal , ma fortune et mon nom ,
 D'elle et de son neveu flattaient l'ambition ,
 Et des préjugés vains , victime désolée ,
 A cette ambition je me vois immolée.

SAINVILLE.

Non ! ce funeste hymen ne saurait s'accomplir ,
 Vos parens sont trop bons pour ne pas s'attendrir :
 Ils sauront s'éviter la douleur trop amère
 D'avoir fait le malheur d'une fille si chère !
 Et moi-même.....

SCENE III.

ANGÉLIQUE, SAINVILLE, SAINT-SIMON.

SAINT-SIMON.

Comment , je vous retrouve ici ,
 Monsieur Sainville ? Eh mais ! je vous croyais parti.
 Est-ce ainsi que l'on songe à tenir sa promesse ?
 Et le sort de Versac?.....

SAINVILLE.

J'ai tort , je le confesse ;
 Mais si je suis coupable , accusez-en ces yeux ,

Qui m'ont séduit au point de m'oublier près d'eux.
Je saurai promptement réparer ma faiblesse.

SAINT-SIMON.

Courez donc au plutôt où la foule se presse :
Chaque instant de retard semble les animer ,
Et bientôt nul pouvoir ne pourra les calmer.

ANGÉLIQUE.

O ciel ! si leur fureur allait vous méconnaître ?

SAINVILLE.

Ne craignez rien pour moi.

ANGÉLIQUE.

Qui sait si quelque traître !....

SAINVILLE.

Non, non, la trahison n'habite point nos champs.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! dans tous les lieux on trouve des méchants :
Si l'on vous attaquait , vous êtes sans défense ;
Soyez armé, du moins.

SAINT-SIMON (*avec une légère ironie*).

En effet, la prudence....

SAINVILLE.

La prudence ! ah ! souvent suivi de nos soldats ,
J'ai manié le fer au milieu des combats ;
Mais dussent des Français m'immoler à leur rage ,
Ce bras jamais contre eux n'en saura faire usage ;
Je vole à la prison. (*Il sort*).

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, SAINT-SIMON, DUMONT fils (*qui entre un moment après*).

ANGÉLIQUE.

Cœur noble et généreux,
Sainville fut toujours l'ami des malheureux ;
Qui sait à quels périls son courage l'expose ?

SAINT-SIMON.

Allez , mademoiselle , il ne craint pas grand'chose ;
De tous ceux que pourrait atteindre leur fureur ,
Sainville est le dernier qui doive en avoir peur.

ANGÉLIQUE.

Ce que vous dites là me rend quelque courage ,
Mais vous teniez tantôt un tout autre langage :
Vous disiez qu'en effet la prudence....

SAINT-SIMON.

Eh ! grands dieux !
Avez-vous pu penser que j'étais sérieux ?
Ignorez-vous encor que tout ce qui se passe
Tient au mauvais esprit de notre populace ,
Et que sous cet air simple et rempli de douceur ,
De tous nos malveillans Sainville est le meneur ?
Par ses agens secrets sans cesse il les irrite,
Et s'ils font quelque mal , c'est lui qui les excite.

ANGÉLIQUE.

Qui les excite !

DUMONT (*s'approchant*).

Hé quoi ! pouvez-vous bien souffrir
Les absurdes propos qu'on ose vous tenir ,
Angélique ? et monsieur a-t-il assez d'empire ?..

SAINT-SIMON.

Si vous vous en mêlez, je n'ai plus rien à dire.

DUMONT fils.

Et comment voulez-vous que je reste muet
Quand pour la vérité vous perdez tout respect,
Et quand de vos poisons la malice ordinaire
Souille de mon ami le noble caractère ?
Si vos soupçons, du moins, étaient justifiés....

SAINT-SIMON.

Je ne suis pas surpris que vous le défendiez ;
Nous savons que par lui vous vous laissez conduire,
Et que depuis long-temps il a su vous séduire.

DUMONT fils.

Oui , je suis glorieux de suivre ses conseils :
Plût au Ciel que l'on vît beaucoup de ses pareils !
Démasqués à jamais , l'égoïsme et l'envie
Iraient cacher leurs fronts couverts d'ignominie.
Et qu'a-t-il fait enfin pour avoir mérité
Qu'on ose le traiter avec indignité ?
Vous-même, quelle preuve oseriez-vous produire ?....

SAINT-SIMON.

Monsieur, encore un coup je n'ai rien à vous dire ;
Je ne dispute pas sur de pareils sujets ,
Et ce n'est point à vous enfin que je parlais :
Si j'avais supposé que vous pussiez m'entendre.....

DUMONT fils.

Et voilà justement comme l'on sait s'y prendre !
Pour verser sans périls son fiel et ses poisons ,
On propage en secret ses injustes soupçons ,

On attaque celui qui ne peut se défendre,
Et si, par grand hasard, quelqu'un ose entreprendre
De venger l'innocent qu'on perce de ses traits,
On ne dispute point sur de pareils sujets.

SAINT-SIMON.

A tous ces vains propos si je voulais répondre,
Dieu sait qu'il me serait aisé de vous confondre.

DUMONT fils.

Faites-en donc l'épreuve.

SAINT-SIMON.

A quoi bon répéter
Ce que chacun connaît à n'en pouvoir douter ?

DUMONT fils.

Citez-nous quelques faits.

SAINT-SIMON.

Les faits sont innombrables ;
Ses principes , d'abord , sont des plus détestables.

DUMONT fils.

Fort bien ! comme on ne peut blâmer ses actions ,
On se rejette , au moins , sur ses opinions.

SAINT-SIMON.

N'est-il pas un de ceux dont la fureur guerrière ,
Sous un usurpateur , a désolé la terre ?

DUMONT fils.

Il est vrai : je dis plus ; au moment du danger ,
Jamais , par politique , on ne le vit changer :
De pareils sentimens vous semblent-ils un crime ?

SAINT-SIMON.

La cause qu'il servit était illégitime.

DUMONT fils.

Mais vous qui l'attaquez avec tant de chaleur ,
N'avez-vous point aussi servi l'usurpateur ?
Ne vous a-t-on pas vu ramper sous l'anarchie ,
De nos tyrans d'un jour caresser la furie ;
Sous toutes les couleurs encenser le pouvoir ,
Suivant l'événement passer du blanc au noir ,
Et, changeant à propos de langage et de face ,
Trouver , sous tous nos chefs , le secret d'être en place ?

SAINT-SIMON.

Si, pour me préserver des périls les plus grands ,
Je me suis vu contraint à servir des tyrans ,
Ma conduite , du moins , est la preuve certaine ,
Que pour les faire aimer j'ai pris fort peu de peine.

DUMONT fils.

J'en conviens , et je sais qu'à les faire haïr
Vous avez , de tout temps , paru prendre plaisir ;
La haine jusqu'à vous semblait même s'étendre ,
Et quand le roi revint , chacun voulait vous pendre.

SAINT-SIMON.

Preuve de ma constance et de ma loyauté ;
Je faisais en secret chérir la royauté ,
Et plus ses ennemis s'en fiaient à mon zèle ,
Plus je m'étudiais à me montrer fidèle.

DUMONT fils.

A vous montrer fidèle , en manquant à l'honneur ,
Et vous faisant un jeu de vos sermens ! Monsieur !

Ce

Ce n'est point parmi nous qu'un semblable langage
Vous peut de l'honnête homme assurer le suffrage.
Elevez jusqu'aux cieux votre sincérité,
Vantez votre constance et votre loyauté :
Votre aveu , par bonheur , suffit pour vous connaître ;
Qui trahit une fois , sera toujours un traître.

SAINT-SIMON.

Monsieur ! vous m'insultez.

DUMONT fils.

Je vous parle sans fard.

SAINT-SIMON.

Pour mon âge et mon rang vous perdez tout égard.

DUMONT fils.

L'âge et le rang ne sont qu'une faible défense
A qui peut à ce point oublier la décence.

ANGÉLIQUE.

Mon cher Dumont , de grâce ! un peu plus de douceur ;
Vous me faites trembler.

DUMONT fils.

N'ayez nulle frayeur ,
Angélique ; monsieur sait bien prendre les choses ;
Les injures pour lui ne sont rien que des roses ,
Et tant que l'on se borne à l'en favoriser ,
Il a le cœur trop bon pour s'en formaliser.

SAINT-SIMON.

C'en est trop , je me sens transporté de colère ,
Et je cours de ce pas me plaindre à votre mère.

SCENE V.

Les Précédens , Mad. DE VERSAC.

SAINT-SIMON.

Ah ! madame , à propos vous venez en ces lieux
Pour imposer silence à cet audacieux.

Mad. DE VERSAC.

Qu'est-ce donc ?

SAINT-SIMON.

On m'insulte , et sans votre présence ,
J'ignore où l'on aurait porté l'impertinence ;
Vous me voyez encor tout tremblant de courroux.

Mad. DE VERSAC.

Hé quoi ! monsieur Dumont s'ose attaquer à vous ?

SAINT-SIMON.

Au lieu de partager le zèle qui m'anime ,
De ma fidélité l'on me veut faire un crime.

Mad. DE VERSAC.

Ciel ! tant de déraison peut-il s'imaginer ?
Au reste , rien ici ne devrait m'étonner :
Il n'est aucun excès dont on n'y soit capable.

(*A Dumont fils*).

Vous êtes donc , monsieur , tout-à-fait intraitable ?
Et non plus que le rang , le mérite et l'honneur
N'en sauraient imposer à votre esprit frondeur ?
Oseriez-vous nier ce dont on vous accuse ?
Que pouvez-vous , du moins , dire pour votre excuse ?
Répondez.

DUMONT fils.

Je ne sais si mon esprit frondeur
Outrage, dans monsieur, le mérite et l'honneur,
Madame ; mais, malgré mes principes infâmes,
Je n'ai point oublié ce que l'on doit aux dames,
Et quand je suis forcé de leur manquer d'égards,
Ou de me retirer, je me tais et je pars.

(Il sort).

SCENE VI.

Mad. DE VERSAC, ANGÉLIQUE, St.-SIMON.

Mad. DE VERSAC.

Il le faut avouer, je reste confondue !
A quelque trait hardi je m'étais attendue ;
Mais cet air hypocrite et ce ton persifleur,
Sont cent fois plus piquans que des mots pleins d'aigreur :
Sa conduite devient de plus en plus choquante.

SAINT-SIMON.

Et comment voulez-vous qu'elle soit différente,
Quand ceux dont le devoir est de le corriger,
Au lieu de le punir, semblent l'encourager ?
Et quand on trouve bon qu'il se montre docile,
Aux dangereux avis de son ami Sainville ?
Voilà de tous ses torts le véritable auteur.

ANGÉLIQUE (avec feu).

Non, monsieur ; croyez-moi, vous êtes dans l'erreur.
Le colonel Sainville est un homme estimable,
Et d'avis dangereux ne fut jamais capable.

Mad. DE VERSAC.

Hé bon Dieu ! mon enfant, qui vous anime ainsi ?
Avec quelle chaleur vous prenez son parti !

ANGÉLIQUE.

Quand j'entends faussement accuser l'innocence,
Je ne puis me résoudre à garder le silence.

Mad. DE VERSAC.

L'innocence ! ah ! vraiment le terme est un peu fort.

SAINT-SIMON.

Pardon , mademoiselle , il est vrai que j'ai tort ;
J'oubliais que Sainville , au dire du village ,
D'être bien vu de vous eut jadis l'avantage ,
Et je ne songeais pas qu'en osant l'accuser ,
Mon indiscretion pouvait vous offenser.

ANGÉLIQUE.

La remarque , monsieur , est tout-à-fait touchante ;
Votre discrétion , à vrai dire , m'enchanté ;
Oui , j'en conviens , moi-même , ainsi que mes parens ,
J'ai pour monsieur Sainville un respect des plus grands :
Des pareils sentimens je ne fais nul mystère ,
Quiconque le noircit est sûr de me déplaire ;
Mais il serait cruel que mon opinion
Comprimât trop long-temps votre discrétion ,
La mienne ne veut pas que la vôtre se lasse ;
Et pour les accorder , je vous laisse la place.

(Elle sort).

SCENE VII.

Mad. DE VERSAC , SAINT-SIMON.

SAINT-SIMON.

Et voilà ce qu'on gagne à se montrer loyal !

Mad. DE VERSAC.

Mais ce Sainville est donc un homme sans égal ?
Je vois qu'à le louer chacun ici s'empresse.

SAINT-SIMON.

Ce Sainville, madame, a su par son adresse
Tromper jusqu'à ce jour beaucoup d'honnêtes gens,
Et tout le monde l'aime, hors nous et nos agens.

Mad. DE VERSAC.

Enfin, qu'on l'aime ou non, avant peu, je l'espère,
Nous serons délivrés d'un pareil adversaire.
Qu'il me tarde de voir votre exprès de retour !

SAINT-SIMON.

Nous ne pouvons l'attendre avant la fin du jour.

Mad. DE VERSAC.

Le préfet m'est connu. Ce n'est point un fidèle,
Mais c'est un homme plein de vigueur et de zèle,
Et comme le rapport qu'il a reçu de vous
Lui peint les mécontents prêts à fondre sur nous,
Le désir d'étouffer le mal en sa naissance
Lui fera déployer toute sa diligence.

SAINT-SIMON.

Je l'espère.

Mad. DE VERSAC.

Tachez par vos agens secrets
D'encourager la foule à de nouveaux excès,
Et dès qu'ils sentiront qu'un guide est nécessaire,
Montrez-leur dans Sainville un chef prêt à tout faire.

SAINT-SIMON.

A merveille !

Mad. DE VERSAC.

Je cours tout écrire à Paris,
Et presser le départ du timide marquis.

(Ils sortent séparément).

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE VERSAC , SAINT-SIMON.

Mad. DE VERSAC.

Ainsi , de nos efforts ce Sainville se joue !

SAINT-SIMON.

Du moins , pour cette fois , notre projet échoue.

Mad. DE VERSAC.

A le prendre en défaut je n'ai pu réussir !

SAINT-SIMON.

L'adresse ou le hasard ont su l'en garantir.

Mad. DE VERSAC.

Tout ceci me paraît fort extraordinaire.

SAINT-SIMON.

Et cependant j'ai fait tout ce que j'ai pu faire :
Mes agens , avec art excitant les esprits ,
Par l'espoir du butin les avaient enhardis .
Déjà , de toutes parts la foule revenue ,
Assiégeait du marquis le parc et l'avenue ,
Et remplissant les airs de leurs cris furieux ,
Les mutins à piller s'encourageaient entre eux .
Pour monsieur de Versac , redoutant leur vengeance ,
Le maire à la prison s'était posté d'avance ,
Et , n'osant la quitter , abandonnait enfin
Le château de Vieux-Bois à son triste destin .
A l'aspect de Sainville , une joie effroyable
Fait naître dans les rangs un bruit épouvantable .

Il parle , et tout à coup le calme reparaît :
 Il succède au tumulte un silence parfait.
 Chacun , de ses excès envisageant la suite ,
 Se trouve , au même instant , honteux de sa conduite.
 On s'étonne. Tous ceux qui de lui sont connus
 Cherchent à se cacher de peur d'en être vus.
 Mes agens ébahis en vain cherchent encore
 A ranimer un peu le feu qui s'évapore ,
 Loin de les écouter , on les charge de coups ;
 Par ordre de Sainville on les arrête tous.
 Enfin , cédant bientôt au pouvoir qu'il exerce ,
 Dans les hameaux voisins la foule se disperse.

Mad. DE VERSAC.

Le traître !

SAINT-SIMON.

Encouragé par ce premier succès ,
 Il vole à la prison , fait chercher sans délais
 De monsieur de Versac les nombreux adversaires ,
 Leur tient un long discours que je ne comprends guères ,
 Leur parle d'union , de générosité ,
 Du prisonnier enfin obtient la liberté ,
 Pourvu que dans l'instant il quitte le village ;
 L'embarque pour Paris , sans tarder davantage ,
 Et lorsque du préfet les soldats alarmés
 Viendront pour châtier des rebelles armés ,
 Ils trouveront d'abord , grâce à monsieur Sainville ,
 Que jamais le pays ne fut aussi tranquille.

Mad. DE VERSAC.

Cet homme assurément a prévu nos desseins ,
 Et s'est fait un plaisir de nous lier les mains.

À traverser ses plans il faut que je m'emploie ,
Et.....

SCENE II.

Les Précédens , Mad. DE VIEUX-BOIS.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Ma chère ! venez partager notre joie ;
Tout le monde est ici dans le contentement.
Monsieur de Saint-Simon , faites-moi compliment ;
Je ne saurais parler , tant j'ai l'ame ravie.

Mad. DE VERSAC.

Qu'est-il donc arrivé , madame , je vous prie ,
Pour exciter chez vous un plaisir aussi vif ?

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Quoi ! vous en ignorez encore le motif ?
On ne vous a pas dit comment , par son courage ,
Sainville a rétabli la paix dans le village ?

Mad. DE VERSAC.

On m'a dit qu'un amas d'impudens factieux
Ont porté le désordre et le trouble en ces lieux ,
Et qu'au lieu de punir cette incroyable audace
Le marquis de Vieux-Bois leur a demandé grâce.
On m'a dit que Versac , vilipendé , honni ,
Comme un vil criminel par eux s'est vu banni ,
Et , s'il faut l'avouer , loin d'en être flattée ,
De semblables récits m'ont très-fort irritée.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Ma chère , ils ont mal fait , j'en demeure d'accord.
Eux-mêmes maintenant reconnaissent leur tort ,
Et réparent leur faute avec tant de franchise ,

Que, si vous les voyiez , vous en seriez surprise :
 Venez jouir un peu de leur ravissement ,
 Vous n'aurez plus contre eux aucun ressentiment.
 Tous ces bons villageois ont l'ame si contente !
 Ils préparent pour nous une fête charmante ,
 Et le marquis et moi , nous leur avons promis
 De nous y présenter avec tous nos amis.

Mad. DE VERSAC.

Vous pouvez sur ce point contenter votre envie ,
 Madame , et ce vous est une gloire infinie
 D'oublier leur injure aussi facilement.
 Mais moi qui , par malheur , suis formée autrement ;
 Moi qui , de mon neveu sais ressentir l'offense ,
 J'oserai vous prier d'excuser ma présence ,
 Et de me pardonner si je quitte des lieux
 Que tout ce que j'y vois m'a rendus odieux.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Quoi ! d'un pareil projet seriez-vous bien capable ?
 Non , vous ne sauriez être aussi peu raisonnable :
 Vous avez trop d'esprit , vous avez trop bon cœur
 Pour vous laisser guider par un moment d'humeur ,
 Ma chère , et quand la paix nous est enfin rendue.....

Mad. DE VERSAC.

Ma résolution vous est déjà connue ,
 Madame ; je l'ai prise irrévocablement ,
 Et ne change jamais après l'événement.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Mais , du moins....

Mad. DE VERSAC.

Mais, du moins, vous permettrez, j'espère,
Que mon opinion de la vôtre diffère,
Et vous m'excuserez si je crois, entre nous,
Savoir ce qui convient tout aussi bien que vous.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Ah ! je n'en ai jamais douté, je vous assure,
Madame : le nier serait vous faire injure ;
De m'égalier à vous je n'eus jamais l'orgueil.

Mad. DE VERSAC.

Ce petit air moqueur saute aisément à l'œil ;
Mais de m'en offenser je ne prends point la peine,
Ma conduite passée est la preuve certaine
Que l'aspect du péril et les coups du malheur
Ne peuvent m'écarter du chemin de l'honneur :
Qui s'exila vingt-ans pour se montrer fidèle,
En dépit des jaloux peut parler de son zèle.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Votre zèle sans doute est trop bien attesté
Pour qu'on ose douter de sa sincérité,
Madame ; mais l'exil dont vous vous faites gloire
N'est pas précisément ce qui me fait y croire,
Je sais que cet exil aurait été plus court
Si sans cesse à vos vœux l'on n'eût pas été sourd,
Et si tous vos efforts pour retourner en France.....

Mad. DE VERSAC.

Juste ciel ! souffrirai-je une telle insolence,
Et que ceux que l'on voit servir la trahison,
Sur moi de leurs discours répandent le poison !

Quoi ! vous ne craignez pas de m'attaquer ; madame ?
 Selon vous, ma conduite a mérité le blâme,
 Et vous-même , oubliant le sang dont vous sortez,
 Vous flattez lâchement des mutins irrités ;
 Vous excusez leurs torts , vous recevez leurs fêtes,
 Et vous ne savez pas leur montrer qui vous êtes ;
 Puisque nous en venons à de pareils discours,
 Il faut, il faut enfin m'expliquer sans détours :
 Ou quittant avec moi cette terre maudite,
 Vous allez pour Paris repartir tout de suite,
 Ou cédant à l'excès de mon juste courroux,
 Je romps tous les liens qui m'attachaient à vous,
 Et vous abandonnant à vos goûts populaires,
 Je cours vous dénoncer au mépris de nos frères :
 C'est à vous maintenant à fixer votre choix.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Mon choix n'est pas douteux, la justice a ses droits ;
 Je n'affligerai point par mon ingratitude
 Ceux qui de m'obliger se sont fait une étude,
 Et si vous insistez sur ce départ soudain....

Mad. DE VERSAC.

Ah ! que vos sentimens se font connaître enfin !
 Qu'on y voit bien percer la crainte et la faiblesse,
 Et qu'à les déguiser vous avez peu d'adresse !
 Non , madame , aisément je lis dans votre cœur ;
 Vous parlez de justice , et vous tremblez de peur :
 Le mot d'ingratitude est bien dans votre bouche ;
 Mais l'aspect du danger, voilà ce qui vous touche,
 Et comme l'avenir est toujours incertain,
 Vous ménagez chacun, de peur du lendemain.
 Mais apprenez de moi qu'un semblable système

Est aussi criminel que la trahison même ;
 Que c'est lui qui toujours traversa nos efforts ;
 Que flatter les méchans , c'est partager leurs torts ,
 Et que de les braver qui se sent incapable ,
 Sans être meilleur qu'eux , n'est que plus méprisable.

MAD. DE VIEUX-BOIS.

Je pourrais vous répondre avec sévérité ;
 Mais ce serait manquer à l'hospitalité :
 Je saurai me résoudre à garder le silence ,
 Et je vous prouverai du moins ma patience.
 Voici tous nos amis , je retourne près d'eux.

SCENE III.

Les Précédens , M. DE VIEUX-BOIS , SAINVILLE ,
 Mad. DUMONT , ANGÉLIQUE.

SAINVILLE (*à M. de Vieux-Bois*).

Mon cher monsieur , d'honneur vous me rendez honteux ;
 Je n'ai rien fait pour vous que de très-ordinaire ,
 Et m'en remercier est fort peu nécessaire.

M. DE VIEUX-BOIS.

Oh ! je vois là dessus tout autrement que vous ;
 Vous avez mérité les éloges de tous ,
 On ne peut mieux unir la prudence au courage.

SAINT-SIMON.

Permettez-moi , mon cher , de joindre mon suffrage
 A celui du marquis ; vous connaissez mon cœur ,
 Et la part que je prends à vos succès.

SAINVILLE.

Monsieur !

SAINT-SIMON.

On m'a vu de tout temps honorer le mérite,
Et c'est sincèrement que je vous félicite.

SAINVILLE (*froidement*).

C'est trop d'honneur pour moi.

SAINT-SIMON.

Ce que vous avez fait

Ne saurait devenir trop public.

M. DE VIEUX-BOIS.

En effet ,

Il faut que tout le monde apprenne à le connaître.

SAINT-SIMON.

J'aurai soin d'y veiller , et je ferai paraître
Un rapport.....

SAINVILLE.

Non , monsieur , vous m'affligeriez fort
Si vous faisiez paraître un semblable rapport.
Me préserve le ciel d'être épris de la gloire
Que pourrait m'attirer une telle victoire !
L'honnête homme renonce à de pareils moyens ,
Il respecte les torts de ses concitoyens :
Au lieu de mettre au jour leur conduite coupable ,
Il cherche à la couvrir d'un voile impénétrable :
Tout en les combattant déplore leurs excès ,
Et se garde surtout d'en triompher jamais.

M. DE VIEUX-BOIS.

Ah ! votre ame est toujours aussi noble que belle !

SCENE IV.

Les Précédens , DUMONT fils.

DUMONT fils.

Je viens vous apporter une grande nouvelle :
Tout est dans le désordre et la confusion.

M. DE VIEUX-BOIS.

O ciel !

DUMONT fils.

N'ayez , monsieur , nulle appréhension ,
Vous n'avez point sujet de concevoir d'alarmes.

M. DE VIEUX-BOIS.

Eh bien donc !

DUMONT fils.

Le préfet , entouré de gendarmes ,
Arrive , et sachant tout par de vils délateurs ,
De ce qui s'est passé vient punir les auteurs.

M. DE VIEUX-BOIS.

Le comte de Valcé !

DUMONT fils.

Lui-même.

SAINT-SIMON (*à part*).

Ciel ! que faire ?

DUMONT fils.

On ne parle partout que de son air sévère :
Nos pauvres villageois de frayeur sont glacés.

SAINVILLE.

Eh quoi ! ces malheureux sont déjà dénoncés !
De cette lâcheté qui peut être capable ?

DUMONT fils.

Je ne sais ; mais , morbleu ! c'est un grand misérable ,
Et si je le tenais....

SAINT-SIMON.

Vous avez bien raison

D'exprimer contre lui votre indignation.

Au reste, on peut encor tout réparer, je pense :

Le comte m'est connu , c'est mon ami d'enfance :

Je cours lui détailler l'affaire d'aujourd'hui ,

Et deux mots de ma part feront beaucoup sur lui.

Où puis-je le trouver ? (*Il va pour sortir.*)

DUMONT fils (*l'arrêtant.*)

Vous n'aurez pas la peine

De le chercher bien loin ; mon père ici l'amène :

Il a déjà pris soin de s'informer de vous ,

Et dans quelques instans vous l'allez voir chez nous.

Qu'avez-vous donc ? cela n'a pas l'air de vous plaire ?

En seriez-vous fâché , par hasard ?

SAINT-SIMON (*avec un rire forcé.*)

Au contraire.

DUMONT fils.

Nous serons bien charmés de juger par nos yeux

Comme vous accusez ces pauvres malheureux :

On vanta de tout temps votre extrême éloquence ,

Êt je veux..... Mais voici le comte qui s'avance.

SCENE V.

Les Précédens , le comte DE VALCÉ , M. DUMONT ,

un Secrétaire , Gardes.

Le comte DE VALCÉ (*au secrétaire.*)

Que la troupe s'assemble , et qu'au premier signal

Tous les hommes soient prêts à monter à cheval ;
Qu'on maintienne partout l'ordre le plus sévère ,
Et que les habitans se rendent chez le maire.
Allez , dans un instant je marche sur vos pas.

(*Le secrétaire sort.*)

SCENE VI.

Les Précédens , hors le Secrétaire.

Le comte DE VALCÉ.

Mesdames , s'il vous plaît , ne vous dérangez pas ,
Ou je vais m'éloigner. Pardonnez , je vous prie ,
Si je mets de côté toute cérémonie ;
J'ai voulu , sans retard , calmer votre frayeur.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Vous nous faites , monsieur , infiniment d'honneur ;
Vous sachant arrivé , nous ne pouvions plus craindre.

Le comte DE VALCÉ.

Je sais , marquis , combien vous avez à vous plaindre ;
Mais j'y mettrai bon ordre , et du moins , désormais ,
Vous ne reverrez plus de semblables excès :
Je prendrai , s'il le faut , des mesures terribles.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

A vos bontés , monsieur , nous sommes fort sensibles ,
Et je dois , avant tout , vous en remercier.
Permettez cependant que j'ose vous prier ,
Puisque ces pauvres gens n'ont point fait résistance ,
De vouloir les traiter avec quelque indulgence.
Songez qu'ils ont bientôt reconnu leur erreur.

Le

Le comte DE VALCÉ.

Une telle demande honore votre cœur,
Madame; et vos bontés, pour de pareils coupables,
Rendent leurs torts plus grands et plus inexcusables :
On fait grâce aux excès nés de l'oppression,
Mais pour l'ingratitude il n'est pas de pardon.

Mad. DE VERSAC.

J'aime à vous voir, monsieur, ces principes sévères;
Voilà les sentimens qui nous sont nécessaires.
Oui, sans doute, il est temps que la main du pouvoir
Frappe quiconque est sourd à la voix du devoir;
Il est temps qu'on renonce à ces lâches maximes,
Ordinaire recours des gens pusillanimes;
Ces maximes d'oubli, de clémence et de paix,
Qui ne font qu'animer à de nouveaux forfaits.
Fermez, fermez votre ame à de vaines prières :
Sévissez, croyez-moi, contre des téméraires;
Vous servirez par là tous les honnêtes gens;
C'est protéger les bons qu'écraser les méchans.

Le comte DE VALCÉ.

Oui, madame, aux méchans je ne ferai point grâce;
Il faut, il faut qu'enfin la justice se fasse;
Et qu'un prompt châtiment épouvante à jamais
Ceux qui semblent se plaire au milieu des excès.
Je connais de chacun les torts ou l'innocence,
Et chacun recevra sa juste récompense.

(à Sainville).

Vous, d'abord, colonel, vous êtes dénoncé
Comme l'auteur secret de ce qui s'est passé;
Malgré les sentimens que vous faites paraître,

Vous êtes, me dit-on , un jacobin , un traître :
Infidèle à la France , insensible à l'honneur ;
Et monsieur..... qui se cache , est votre accusateur.

SAINVILLE.

Monsieur de Saint-Simon ?

Le comte DE VALCÉ.

Lui-même ; je suppose
Qu'il n'aurait point osé vous accuser sans cause ,
Et qu'il saura prouver ce qu'il a dit de vous.

SAINVILLE (à Saint-Simon).

Vous m'avez dénoncé !

SAINT-SIMON.

De grâce , entendons-nous ,
Mon cher monsieur. J'avoue hautement ma sottise ;
Mon zèle m'a fait faire une grande méprise ;
Mais je la reconnais et veux la réparer.
Oui , j'étais dans l'erreur , j'aime à le déclarer ;
Et si mon désaveu ne peut vous satisfaire ,
Vous n'avez qu'à parler , je suis prêt à tout faire.
Personne , plus que moi , n'est votre admirateur.

Le comte DE VALCÉ.

Arrêtez , et du moins respectez son honneur ;
Cet honneur peut braver votre impuissante rage ,
Être loué par vous lui serait un outrage.
Malheureux ! vous avez , sans aucunes raisons ,
Contre un homme innocent répandu vos poisons !
Qu'attendiez-vous pour prix d'une telle bassesse ?
Avez-vous supposé que j'aurais la faiblesse
De croire aveuglément vos absurdes rapports ?

Etes-vous sans mémoire ainsi que sans remords ?
 Et quand vous l'accusiez de trahir sa patrie ,
 Songiez-vous que pour elle il a risqué sa vie ?
 Mais votre jugement ne s'étend pas si loin ,
 Réfléchir est pour vous un inutile soin ;
 Dénoncer vous paraît une plus douce étude ,
 Et vous calomniez les gens par habitude.
 Le Ciel a déjoué vos complots destructeurs ;
 Il est passé le temps des calomniateurs :
 Allez cacher un front qui doit rougir de honte ;
 Les lois prendront de vous une vengeance prompte ,
 Et vos agens secrets , qu'on a su découvrir ,
 Serviront les premiers à vous faire punir.

(Saint-Simon sort entre deux gardes).

SCENE VII.

Les Précédens, hors SAINT-SIMON.

Le comte DE VALCÉ (à Sainville).

Pour vous , monsieur , j'éprouve une sincère joie
 A louer cet esprit qui chez vous se déploie ;
 Au milieu des combats , comme au sein de la paix ,
 Vous avez su prouver que vous étiez Français ;
 Et si nos ennemis ont craint votre vaillance ,
 Nos citoyens devront bénir votre prudence :
 Recevez de ma main le prix qui vous est dû.
 Le roi qu'on vit toujours honorer la vertu ,
 Sachant apprécier votre noble conduite ,
 Vous a récompensé suivant votre mérite.
 Il vous rappelle au rang qu'acquît votre valeur ,
 Redonne à nos guerriers un chef rempli d'honneur ,
 Et du titre de duc honorant votre frère ,

Vous transmet des Belval le titre héréditaire ;
En voici le brevet empreint du sceau royal.

M. DE VIEUX-BOIS.

Quoi ! vous êtes , monsieur , le marquis de Belval !
Et pourquoi vous cacher sous un nom si vulgaire ?

Le comte DE VALCÉ.

N'en soyez pas surpris , monsieur. Son ame fière
A dédaigné l'éclat d'un nom chargé d'aïeux.
Devoir tout à soi-même est plus noble à ses yeux.
Détrompez-vous , Belval , sans doute l'on révère
L'homme qui de sa race est la souche première ;
Mais celui qui , sorti d'un sang riche en héros ,
Ajoute à leur éclat par des honneurs nouveaux ,
Associant son nom aux fastes de l'histoire ,
Fait revivre en lui seul de longs siècles de gloire.
(*A madame de Versac*).

Madame , j'ai regret que le peuple ait traité
Le marquis de Versac avec sévérité :
Je me vois cependant forcé de reconnaître
Qu'on n'a rien fait de plus que ce qui devait être.
De grâce , efforcez-vous de lui faire sentir
Que ce n'est point ainsi qu'un noble doit agir ;
Que si l'on consacra les droits de la naissance ,
C'est pour orner , non pas pour désoler la France ;
Que maltraiter le faible est la honte du fort ,
Et qu'un grand nom tout seul est une erreur du sort.
Dites-lui que jamais l'homme ne s'humilie
Alors qu'il se soumet aux lois de sa patrie ,
Et que de quelque emploi que l'on soit revêtu ,
La justice est toujours la première vertu.

A ses devoirs enfin qu'il se montre fidèle ;
 Que monsieur de Belval lui serve de modèle :
 C'est ainsi qu'il saura réparer son affront.

Mad. DE VERSAC.

J'obéirai , monsieur , à ce conseil profond.
 Il est flatteur pour moi qu'on me fasse connaître
 Les devoirs de ce rang où le Ciel m'a fait naître.
 Vos sentimens loyaux me prouvent qu'en effet
 Versac doit voir en vous un précepteur parfait.
 Et j'admire si fort votre conduite honnête ,
 Que de la publier je me fais une fête.
 Adieu , madame. Adieu. Vous aurez la bonté
 D'excuser ce départ un peu précipité.
 De rester près de vous je suis vraiment indigne.
 Vous m'avez fait , sans doute , une faveur insigne
 En m'amenant parmi tant de gens pleins d'honneur ;
 Mais je ne me sens point encore à leur hauteur ,
 Et mes vieux préjugés , je l'avoue à ma honte ,
 Sont trop enracinés pour que je les surmonte.
 D'après cela , je crois qu'il conviendrait fort peu
 De faire à votre fille épouser mon neveu.
 J'ose donc , sans façon , reprendre ma parole :
 Je ne saurais douter qu'elle ne s'en console.
 Monsieur , si je m'en fie à ce que l'on m'a dit ,
 Etait depuis long-temps fort bien dans son esprit ;
 Et comme son humeur à la vôtre est pareille ,
 Vous vous accorderez tous ensemble à merveille.
 (*Se retournant avec colère vers madame Dumont , qui
 veut la suivre.*)

Madame , s'il vous plaît , ne m'accompagnez pas.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

Les Précédens , hors Mad. DE VERSAC.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Enfin elle nous quitte , et sans de grands éclats :
Je craignais de sa part quelque nouvel orage ;
Mais sa fureur n'a pu se frayer un passage.

Le comte DE VALCÈ.

Pardonnons-lui , madame , et plaignons son malheur ;
Croyez-moi , le dépit lui dévore le cœur ,
En s'éloignant de nous , elle nous rend justice.

SAINVILLE.

Elle me rend du moins un important service ;
Et si j'osais penser que ses yeux pénétrans
De l'aimable Angélique ont lu les sentimens ,
Je verrais sa colère avec reconnaissance.

Mad. DE VIEUX-BOIS.

Soyez donc satisfait , monsieur ; j'ai l'assurance
Que dès long-temps ma fille avait , sans le vouloir ,
De vos nobles vertus reconnu le pouvoir ,
Et que , si de son cœur sa main eût pu dépendre ,
Ce n'était point Versac qui devait y prétendre.

SAINVILLE.

Qu'entends-je ! et pour mes feux quel espoir enchanteur !
(à Angélique) .

Ah ! confirmerez-vous ce qu'il a de flatteur ?

ANGÉLIQUE.

Je ne puis dementir une bouche aussi chère.

Le comte DE VALCÉ.

Voilà certainement une réponse claire ,
Et comme les parens me paraissent pour vous ,
Je vous vois honoré du beau titre d'époux.
Recevez , colonel , le compliment d'usage ;
Je suis fort enchanté de votre mariage.
Qui sut pour son pays cueillir tant de lauriers ,
Ne saurait de son nom laisser trop d'héritiers :
Pardonnez , cependant , si de vous je réclame
Des momens qu'aurait mieux employés votre flamme.
Songez que chez le maire on attend après nous ,
Et qu'un devoir public doit l'emporter sur tous.
Allons des habitans calmer l'inquiétude ,
Délivrons-les enfin de leur incertitude ;
Mais en leur annonçant un généreux pardon ,
Donnons-leur , pour la suite , une forte leçon ;
Faisons-leur bien sentir l'erreur qu'ils ont commise ,
Qu'ils sachent que jamais rien ne les autorise
À prendre dans leurs mains le glaive du pouvoir ;
Que la fin des excès ne saurait se prévoir ,
Qu'on ne pardonne pas à l'homme qui s'oublie
Au point de déchirer le sein de sa patrie ,
Et qu'enfin l'union et le règne des lois ,
Font le bonheur du peuple et la force des rois.

F I N.

